1re Année. N° 4. 21 Décembre 1886.

REVUE DES HAUTES ÉTUDES

SOMMAIRE DU N° 4. — **Sciences Occultes.** L'Initiation (*suite*) (F.-Ch. Barlet). — **Initiation Occidentale.** Du Livre-Monument le *Sohar*, et de la doctrine ésotérique Judéo-Chrétienne (Dr Johannès). — **Études théosophiques.** Conséquences morales du Magnétisme. Conférence faite à Madras par G. Lane Fox (Extraits du *Théosophist*). — **Questions Sociales.** Un Projet d'Arbitrage International. — **Études Philosophiques.** Le Libre Arbitre (*suite*) (René Caillié). — **Correspondance.** Lettre de M. A. Vincent. — **Bibliographie. La Vie.** Magnétisme. Vie Humaine. Le Feu. Vie Astrale. Spiritisme (L. Platon). — **Souscription** pour la traduction du *Sohar*. — **Avis important.**

SCIENCES OCCULTES

L'Initiation (*Suite*)

Ce n'est pas tout que la science rassemble des faits, établisse des lois, construise des théories; il faut encore que ses conclusions aient une base assurée; ce qui fait la science, ce ne sont pas ses matériaux, c'est la *certitude* qu'elle en tire. Or comment nous donne-t-elle la certitude? C'est ce que nous n'avons pas encore examiné. Nous connaissons les mœurs de la science, la nourriture qu'elle s'approprie, la manière dont elle la rassemble; mais nous n'avons pas étudié la façon dont elle se l'assimile, qui est comme sa physiologie; nous ne pouvons cependant, sans cela, nous faire une idée complète ni précise de sa méthode.

C'est encore une analyse qu'on ne peut épargner à la patience du lecteur; elle est trop souvent oubliée et trop nécessaire aussi. Il faut bien détacher pièce par pièce les faux ornements de l'idole moderne pour découvrir quelle déesse véritable ils défigurent en détournant notre légitime adoration.

* * *

La science des phénomènes offre dans son ensemble comme dans ses détails trois degrés d'étude qu'Ampère a fait très nettement ressortir dans son ingénieuse classification. Il nous montre qu'après ce premier coup d'œil qu'on jette sur un ensemble généralement complexe, avant de l'étudier, — phase que nous négligerons comme un simple énoncé de la question à résoudre, — on procède :

1° A l'analyse aussi détaillée que possible de toutes les parties, de tous les caractères, de toutes les variations qu'on peut découvrir ;

2° A la classification de ces parties, aux règles qui les dominent, à l'établissement des lois ;

3° A la recherche des causes et des fins auxquelles elles se rattachent.

Ce sont les cadres où se distribuent les observations et les conclusions de la science. Ils demandent à être définis avec quelque détail.

1er *degré*. — Le premier degré consiste dans la distinction nette de propriétés, en définitions, en divisions. Il constitue ce que l'on nomme *la réflexion* qui s'aide de l'observation la plus attentive, et qui se traduit par ce que la philosophie a nommé formation des idées ou *concepts* et propositions ou *jugements*.

2e *degré*. — Dans le second degré on procède à deux sortes de travaux. C'est d'abord la comparaison des concepts et des jugements précédemment établis; on les distribue en groupes hiérarchiques d'après les ressemblances qu'on y a trouvées. Par exemple, en astronomie, on distingue les astres fixes des astres errants, les constellations, les diverses parties de la sphère; en physique la chaleur, la lumière, l'électricité, l'acoustique; en chimie, les acides les bases et les sels; les corps organiques ou non. Ces classifications, qui se composent de définitions de plus en plus étendues, ont pour but de faciliter l'étude en aidant la mémoire, les recherches, les rapprochements ; on les a comparées au catalogue d'une bibliothèque; c'est du moins ce qu'elles sont dans le debut de la science; plus tard, s'appuyant sur les causes pour se rapprocher de la nature, elles appartiendront au troisième degré de connaissance.

Dans celui qui nous occupe, on procède en-

core à un travail plus essentiel, c'est l'établissement de la *loi*. Il consiste dans l'expression non plus d'une analogie, comme pour la classification, mais des rapports qui lient les objets d'un même groupe, les circonstances d'un même phénomène.

La loi est donc l'expression des relations « constantes entre des quantités variables ». Il y en a de plusieurs ordres selon la complication des opérations intellectuelles nécessaires pour les établir. Les plus simples ne sont que l'énonciation d'une série de faits pareils rapprochés et généralisés par un acte de foi véritable nommé *Induction*. Une simple liste des faits observés suffit à établir ces lois. Telles sont, par exemple, celles de la pesanteur, de la conductibilité, de la réflexion, en physique; celles des proportions définies et multiples en chimie.; celle de la subordination des caractères en histoire naturelle.

Il y en a d'autres qui ressortent de la comparaison, non de faits, mais de lois ou de propriétés précédemment établies ou de combinaisons de faits simples. Telles sont les lois de Képler en astronomie, celles du pendule, de la chaleur spécifique, en physique ; celles de Bertholet en chimie, celle de la corrélation des formes en histoire naturelle. Décomposons, par exemple, cette dernière, pour en apercevoir la complication.

Son énoncé vulgaire est que « Toutes les parties d'un animal étant solidaires, aucune ne peut varier sans entraîner des variations dans toutes les autres. »

Ce qui, sous la forme logique, se dira :

La solidarité emporte simultanéité de sensibilité à l'impression d'une même cause.

Or les parties d'un animal sont solidaires.

Donc :.....

Cette loi est une conclusion tirée de deux autres, précédemment établies ; elle se fait par syllogisme, par *déduction*.

Il y a ensuite des lois qu'on pourrait dire compliquées en largeur, en espace, au lieu de l'être en profondeur ou en temps, comme les précédentes. Elles sont tirées de la considération d'un nombre plus ou moins grand d'actions *simultanées* qu'il faut synthétiser. Telles sont les lois de la composition des mouvements, de la gravitation universelle, des interférences : celles qui servent de base à la théorie atomique ; celles de Darvin., etc. Elles s'établissent par la combinaison de la déduction et de l'induction, c'est-a-dire par synthèse.

Le lecteur peut apercevoir l'utilité de ces distinctions pour notre sujet en remarquant comme la certitude de ces produits de la science diminue à mesure qu'ils sont plus composés.

3ᵉ *degré*. — Enfin le troisième degré, celui de la recherche des causes, offre une telle complication que nous ne pouvons nous dispenser de nous y arrêter plus longuement. C'est ici surtout que l'expérimentation acquiert toute son importance ; nous avons donc à nous rendre un compte un peu détaillé de ses méthodes laissées de côté jusqu'ici.

Il y a deux voies principales pour trouver une cause du monde phénoménal :

Ou l'on fait une hypothèse fondée, autant que possible, sur les classes, les déductions, les inductions et les lois qu'on a pu découvrir précédemment, puis l'on vérifie, quand on le peut, cette hypothèse au moyen de l'expérience ;

Ou bien, sans hypothèse préalable, on cherche directement la cause par l'expérience qui est, alors, une sorte d'observation artificielle : on en tire, par induction, une conséquence qui est ensuite vérifiée expérimentalement comme hypothèse.

Entrons dans quelques détails sur ce second procedé et sur la vérification par expérience commune à tous les deux.

Pour chercher par l'expérience une cause qu'on ne soupçonne pas encore, deux procédés sont en usage.

Par le premier, on multiplie les cas où le phénomène se produit, et rapprochant les circonstances qui accompagnent ces différents cas, on en extrait celles qui leur sont communes : la cause est là.

Par exemple : les corps solides cristallisent : 1° Par fusion et sublimation. — 2° Par évaporation de leur dissolution : donc, plus généralement, par changement d'état. — Autre exemple : un pendule oscille par l'effet de la pesanteur ; il oscille aussi dans le voisinage d'une masse considérable ; il oscille encore par l'influence électrique ; donc *l'attraction*, circonstance commune à tous ces cas, est la cause de ses mouvements.

Ce mode de recherche est nommé *méthode des concordances*.

Le second procédé consiste à éliminer, dans la production du phénomène, toutes les actions étrangères déja connues et capables de le masquer ou de le modifier ; les causes sont les conditions qui restent ou parmi ces conditions. Par exemple, on soustrait le pendule, pour l'étudier, à la résistance de l'air, aux effets dilatants de la chaleur, aux trépidations, aux frottements du couteau, aux influences électriques.

C'est la *méthode des résidus*.

Celle de ces deux méthodes dont on a pu disposer ou leur emploi simultané, s'il est possible, fournissent une solution qui renferme deux genres d'erreur, savoir : 1° la cause présumée peut n'être pas la seule condition concordante ou subsistante ; 2° elle est présumée d'après un nombre restreint d'expériences. On procède donc à sa confirmation expérimentale en commençant par resserrer les limites entre les-

quelles est la solution, après quoi l'on fait porter l'expérience sur la cause au lieu de la faire porter sur l'effet.

Pour limiter l'erreur possible, on répète l'expérience dans tous les cas où l'on sait que la cause présumée est en action, et l'on rejette tous ceux où cependant elle ne produit pas l'effet voulu ; il en résulte des conditions nouvelles plus rigoureuses (en langage et dans le cas de calcul mathématiques, cela fournit des *équations de condition*). Par exemple, après avoir conclu de la cristallisation par sublimation et par évaporation, au changement d'état comme cause, on effectue ce changement d'une nouvelle façon ; on mélange les solutions de deux sels capables de donner, par double décomposition, un produit insoluble ; il se forme un précipité non cristallisé ; on en conclut que l'induction première était trop générale et qu'il faut lui imposer une condition nouvelle, le temps, par exemple.

Cette *méthode* est celle *des différences*.

Sa vérification de l'action de la cause présumée demande aussi des distinctions :

Ou l'on peut disposer de cette cause ou on ne le peut pas.

Quand on le peut, c'est complètement ou incomplètement.

En est-on entièrement maître, on la fait agir pour s'assurer qu'elle produit bien l'effet voulu, qu'elle est bien cause.

Exemple : l'action de l'attraction sur le pendule vérifiée par la balance de torsion de Coulon.

N'est-on maître qu'imparfaitement de cette cause ? Ou on la supprime, pour voir si l'effet disparaît avec elle.

Exemple : l'expérience du pendule de Foucault qui prouve la rotation de la terre en supprimant son influence. — C'est une méthode particulièrement employée en physiologie où il est possible de supprimer les causes, tandis qu'il ne l'est guère de les faire agir à volonté.

Ou, au moins, on la modifie, et l'on recherche si l'effet subit des variations correspondantes : — Exemple, pour le pendule encore ; on l'observe sur les montagnes ou à des latitudes différentes, pour l'éloigner du centre terrestre, et ses oscillations varient ; donc elles sont soumises à ce centre.

Ce procédé est dit *Méthode des variations concomitantes*.

Enfin, si l'on n'est maître de la cause d'aucune manière, on la vérifie par ses conséquences. Par exemple, les vérifications de l'attraction universelle entre les astres par le calcul de leurs marches, par la mécanique céleste.

Ici, encore, on peut voir la certitude décroître à mesure que l'énumération des méthodes de vérification s'avance ; après la dernière, il ne reste plus que l'hypothèse toute pure.

*
* *

Un petit résumé synoptique ne sera pas inutile pour permettre d'embrasser aisément cet exposé des recherches scientifiques dont la complication n'est qu'apparente, et où il va nous être nécessaire de nous retrouver aisément.

1er Degré. — DÉFINITIONS ET DIVISIONS
2e Degré. — COMPARAISONS :
I. — *Classification :*
II. — *Etablissement des lois :*
1° Par simple résumé des faits : *Induction.*
2° Par raisonnement : *Déduction.*
3° Par les deux : *Synthèse.*
3e Degré. — RECHERCHE DES CAUSES ET VÉRIFICATION
I. — *Par raisonnement et hypothèse.*
II. — *Par expérience.*
A. — 1° En rapprochant les cas de production (Méthode de concordance). 1r
2° En supprimant les causes modificatrices connues (Méthode des résidus). 2°
B. — Limite de l'erreur par élimination des cas de production (Méthode des différences). 3°
C. — Vérification de la cause présumée ;
1° On en est maître :
Complètement, on la fait agir : 4°
Incomplètement :
Ou on la supprime ; 5e
Ou on la fait varier (Méthode des variations concomitantes). 6°
2e On n'en est pas maître ; on vérifie ses conséquences. 7°

*
* *

Examinons maintenant, comment chacune de ces opérations fournit la certitude, et commençons cet examen comme toute analyse, par les opérations les plus complexes, pour descendre graduellement jusqu'aux plus simples qui peuvent seules renfermer les éléments.

Il n'y a rien à ajouter à ce que disait l'article précédent sur la recherche des causes par le raisonnement et l'hypothèse ; passons donc à la recherche et à la vérification expérimentales.

La première méthode, celle de concordance, est basée sur ce syllogisme.

Quand une circonstance est toujours suivie d'un phénomène, elle est liée avec lui par le rapport de cause à effet. — Or telle circonstance a toujours été suivie du phénomène étudié. — Donc elle en est la cause.

Pour arriver à ce raisonnement, l'esprit a dû faire deux opérations préliminaires, savoir : 1° la constatation et la comparaison des circonstances qui accompagnent le phénomène : c'est-à-dire une formation de concepts ; 2° et cette généralisation : puisque ces circonstances rassemblées ont produit le phénomène dans un nombre de cas quelconque elles le produiront toujours : ce qui est une induction.

En résumé, cette méthode revient à une série d'abstractions et de jugements, une induction

et un syllogisme (celui que les logiciens appellent catégorique).

Le lecteur qui aura bien voulu suivre cette aride analyse, la poursuivra aisément de lui-même pour les six autres méthodes ; il va donc suffire d'en rassembler brièvement les résultats.

Les mêmes genres d'abstractions et la même induction se retrouvent partout. En outre, chaque induction revient à un syllogisme particulier, savoir :

La 2e méthode, celle des résidus, à celui-ci : Les circonstances sont telles et telles. — Or parmi elles, telle et telle conviennent à tel autre phénomène. — Donc les autres sont les seules causes de celui en question. (Syllogisme disjonctif.)

Pour la 3e méthode, celle des différences, c'est celui-ci : Une circonstance qui n'est pas suivie d'un phénomène n'est pas sa cause. — Or telle et telle circonstance ne le sont pas. — Donc... (syllogisme catégorique complexe.)

Pour la 4e, celle de la vérification directe, c'est : Si telle circonstance est cause de tel phénomène, elle doit toujours en être suivie.— Or elle l'est (ou elle ne l'est pas). — Donc... (syllogisme hypothétique).

Pour la 5e, celle de la vérification inverse : Si la cause cesse, l'effet doit cesser. — Or elle cesse (ou ne cesse pas). — Donc... (syllogisme disjonctif.)

Enfin, pour la 6e, celle des variations concomitantes : Si le phénomène varie en même temps qu'une circonstance, celle-ci est cause. — Or il varie (ou non) en même temps. — Donc... (syllogisme hypothétique complexe.)

Quant à la 7e, elle n'est que l'application aux conséquences d'une ou de plusieurs des méthodes précédentes avec lesquelles elle se confond.

Cette énumération montre clairement que la science, pour arriver à la découverte des causes au moyen de l'expérience, n'a à faire que des *abstractions* ou formation de concepts spéciaux,

Des *jugements*,
Des *inductions*,
Et des *syllogismes*.

Si nous examinons maintenant comment elle établit des lois, autrement que par des hypothèses, nous verrons facilement que c'est : soit en construisant des syllogismes sur des prémisses ou règles établies par *abstraction* de faits empruntés à une série de cas particuliers, soit en énonçant simplement de pareilles règles ; c'est-à-dire par *abstraction*, *jugement*, *induction* et *syllogisme*.

Si nous considérons ce qui se fait dans les classifications, — et seulement dans celles primordiales, artificielles, car celles naturelles sont basées sur les causes, — nous voyons qu'elles consistent en comparaisons de caractères reconnus eux-mêmes par abstraction et sur un nombre limité d'objets ; donc elles consistent encore en *abstractions*, *jugements* et *inductions*.

Enfin la définition et la division ne sont elles-mêmes que des *abstractions* exprimées par des *jugements*.

* * *

Voilà donc les éléments constitutifs de toute connaissance. Cependant nous n'avons pas encore atteint la base fondamentale, la certitude : nous ne voyons pas encore ce qui nous oblige à reconnaître la vérité du syllogisme, à admettre les assertions de l'induction ou celles des jugements. Il faut donc poursuivre notre analyse en décomposant, si nous le pouvons, le concept, le jugement, l'induction et le syllogisme.

Commençons par ce dernier, comme le plus complexe, et choisissons un exemple à disséquer ; cette loi de la corrélation des formes, par exemple : Elle consiste, nous l'avons dit, dans ce syllogisme :

1° La solidarité emporte simultanéité d'effets sous l'influence d'une même cause.

2° Or tous les organes d'un animal sont solidaires ;

3° Donc l'un d'eux ne peut varier sans que tous les autres varient en même temps.

De quel droit Cuvier a-t-il fait ce raisonnement, et que faisons-nous en lui en concédant la justesse ? Nous posons une *règle générale :* la solidarité, etc. Nous affirmons que le cas particulièrement étudié, c'est-à-dire l'organe animal, est contenu dans cette règle générale. Et nous appliquons cette règle de la solidarité à ce cas particulier en mettant la règle sous la forme particulière correspondante : nous faisons cette application avec la pleine confiance que la seconde affirmation nous y autorise.

Mais de quel droit affirmons-nous la règle générale, elle-même (la majeure du syllogisme) ? De quel droit affirmons-nous la règle particulière (la mineure) ? De quel droit affirmons-nous, (par la conclusion) que la majeure convient à la mineure ? Ainsi, pour suivre notre exemple, où est la certitude de l'assertion sur la solidarité ; où est la certitude de l'assertion sur les organes ; où est la certitude que la seconde assertion convient à la première?

La première affirmation signifie que nous avons renfermé dans le mot *solidarité* la représentation du lien intime par lequel nous voyons souvent deux ou plusieurs choses différentes ne former qu'un tout matériellement inséparable, de sorte que les impressions de chaque partie s'étendent sur toutes les autres. Mais, comment avons-nous reconnu ce lien intime ? — Par l'expérience et l'observation, va répondre triomphalement quelque positiviste encore inexpérimenté dans l'art d'approfondir sa pensée. L'ex-

périence et l'observation nous ont montré des *cas particuliers* où la solidarité était jointe à bien d'autres propriétés ; rien de plus, nous avons dû y ajouter : 1° la distinction des parties composant le tout observé ; 2° les variations éprouvées par elles sous l'influence d'une cause quelconque ; 3° la *simultanéité* de ces variations d'aspect différent. Autant d'abstractions opérées par la *réflexion* de l'intelligence, et dont l'expérience ou l'observation n'ont été que l'*occasion*, non la cause. De ces trois abstractions, les deux premières sont simples, mais la troisième ne l'est pas ; elle résulte encore de réflexions à l'*occasion* d'une série de phénomènes contemporains dont nous l'avons abstraite ; c'est un concept abstrait qu'il a fallu opposer à celui de succession, qui est du même genre.

Enfin, en creusant encore un peu, pour atteindre les dernières racines de ces trois abstractions, nous arrivons à voir la première naître de l'idée de tout et de partie, et, par suite, de celle d'*espace ;* la seconde, de l'idée de variation, et, par suite, de celle de *substance* à modifier ; puis de celle de *cause* modificatrice ; la troisième, enfin, de l'idée de *temps* nécessaire à celles de succession et de simultanéité.

Cette fois, nous avons touché fond ; ces notions-là échappent à toute espèce d'analyse.

Le tout contient la partie.

Les phénomènes sont simultanés ou successifs.

Il n'y a pas d'effets sans cause.

Voila des affirmations que nous sommes absolument incapables de contester.

La substance, le temps, l'espace, la cause ! voila des notions que nous ne pouvons définir. Nous savons tout cela, nous le connaissons de source certaine ; mais où est cette source, comment arrive-t-elle jusqu'à nous? C'est ce que nous ignorons ; il faut cependant que nous la recevions, son impulsion est invincible ; elle est ce que nous appelons l'*Évidence*.

Revenons à notre syllogisme pour en examiner le second jugement : « Toutes les parties d'un animal sont solidaires. » Comment le savons-nous encore ? Par une longue suite d'abstractions dont l'observation nous a fourni les premiers éiements, mais rien de plus. Nous avons dû reconnaître la vie qui caractérise l'animal, distinguer ses fonctions, les organes qui les exécutent, et, enfin, leurs corrélations.

Mais ces abstractions elles-mêmes, sur quoi sont-elles fondées ?

L'idée de la vie animale a pour éléments celles de génération, de commencement de croissance, de décroissance et de fin d'un individu, puis celle de la recherche et de l'absorption des éléments nécessaires à son entretien ; de ses mouvements aussi, avec ou sans déplacement.

A leur tour, ces abstractions, plus générales, d'individualité, de personnalite, de volonté, de mouvement, de transformation, sont fondées sur d'autres plus étendues et moins nombreuses, savoir : celles d'accident d'une *substance*, de *force* dirigée par une volonté, d'après des lois qui hiérarchisent les substances, et, en dernière analyse :

1° Celle d'une *fin* poursuivie à travers les accidents ;

2° Celle de *cause* productrice d'effets cherchés ou subis ;

3° Celle de *temps* et d'*espace*, à travers lesquels ils s'accomplissent.

Alors seulement, nous atteignons encore cet élément indécomposable, cette base granitique insondable touchée déjà tout à l'heure.

Quant à notre troisième affirmation, constatant que la seconde est comprise dans la première, si nons l'analysons à son tour, nous voyons que nous l'appuyons encore sur ce principe deja cité :

La partie est comprise dans le tout.

Pour arriver ainsi jusqu'aux éléments primordiaux de notre raisonnement, nous avons laissé passer certains produits complexes encore de la réflexion ; il faut qu'eux aussi soient décomposés si nous voulons être sûrs de notre examen ; je veux parler de ces idées abstraites de variations, d'accidents, de mouvements, de croissance, de force, d'individualité, etc. Comment les avons-nous construites ? Tout le monde sait, sans nouveaux détails, comment les *concepts* complexes et généraux se forment d'éléments communs à d'autres concepts simples et particuliers ; mais de quel droit déclarons-nous que tel ou tel concept simple convient ou non à un concept complexe dans lequel il entre. La psychologie légitime cette assertion par trois principes :

Celui de contradiction. Un concept ne peut avoir à la fois deux caractères en opposition. — Celui de détermination générale ; mais un des deux caractères lui convient — (et celui d'exclusion du troisième), il n'y a pas de troisième hypothèse possible.

Ici encore, nous avons atteint l'*Évidence* sinon la simplicité.

Si, après le *syllogisme*, nous étudions l'induction, nous verrons qu'elle ne peut avoir qu'une base, à savoir le principe de l'unité et de la permanence de l'Univers ; principe déjà moins invincible, mais si bien enraciné, si instinctif que, loin de le mettre en doute, malgré les variations infinies dont nous sommes témoins, nous avons peine même à l'apercevoir. C'est *un acte de foi* en la Providence (mot par lequel nous exprimons l'objet de cet instinct).

Le *jugement*, lui, n'est que la constatation d'une modalité de notre sens intime en présence de deux concepts qui se conviennent ; il s'appuie sur l'idée d'*être*.

L'*abstraction* est de même nature, si ce n'est

qu'opération active, elle rejette de divers concepts tout ce qui ne la frappe pas comme lié par *identité*.

Être, identité ; ici nous retrouvons l'*Évidence*.

Enfin, si nous examinons ces concepts simples, éléments de ceux complexes et par conséquent des abstractions et des jugements, nous reconnaissons en eux la constatation pure et simple d'une sensation externe ou interne, l'affirmation que notre conscience nous accuse l'*existence* de telle ou telle chose. Tranchons le mot : *Un acte de foi véritable* en nos sens intime ou externe.

C'est ici que s'arrête souvent le positiviste se croyant ferme sur ce sol pourtant si mobile ! La philosophie, elle, que l'on veut voir si nuageuse, n'a pu se contenter d'une certitude aussi vague ; elle a jeté la sensibilité comme le reste dans le creuset de son analyse, et, la décomposant, elle est arrivée à cette constatation terrible au premier abord : La sensibilité n'est qu'une modification de notre conscience. Nous nous connaissons nous-même, rien de plus ! Voilà ce que Kant déduisit un jour du célèbre aphorisme de Descartes, et effrayé lui-même, il ne trouva de refuge que dans son impératif catégorique, c'est-à-dire l'*Intuition morale*.

Tel est l'effet ordinaire de la vérité, nous nous sommes fait d'elle un portrait si mesquin et si faux que lorsque évoquée, elle apparaît, nous nous voilons la face ! Puis le courage revient peu à peu, et avec lui la contemplation nouvelle. On aperçoit alors que le *moi* que nous connaissons seul est identique au *non moi ;* autrement dit qu'il n'y a de certitude que dans l'Esprit, mais que l'Esprit remplit l'Univers ; puis on arrive, avec Hegel, par une synthèse encore trop mal appréciée à déchirer à nouveau quelques pièces du terrible voile.

Mais n'anticipons pas ; nous ne sommes pas encore au point convenable pour apercevoir ces harmonies ; contentons-nous de constater que le concept est une manifestation irrésistible de nos sens, en tout semblable à ces notions, à ces principes trouvés tout à l'heure à la base de nos raisonnements.

Ainsi l'observateur, l'expérimentateur qui demandent au phénomène seul la formation de leurs concepts simples, matière première de tout raisonnement, de toute science, ne font rien autre chose que de répéter religieusement : Je crois *en la matière, en « ses propriétés, en ses transformations, en son éternité,* » et dans le fond, cette croyance se réduit à celle au *sens intime.*

De même ce que nous avons nommé l'évidence se résout en un acte de foi aux principes gravés en caractères indélébiles au fond de nous-mêmes.

Tout se résout donc en la foi à notre conscience. C'est là qu'est la mesure étalon de toutes nos pensées ; nous ne pouvons les vérifier, les établir qu'en les rapportant aux unités inscrites en nous. C'est là, et là seulement qu'est la certitude. C'est en nous mêmes que nous lisons directement la vérité.

* * *

Notre analyse est enfin terminée ; nous avons atteint partout l'indécomposable, il faut maintenant reprendre la synthèse, faire fonctionner les organes de la machine que nous avons démontée[1].

Pour édifier la science ou pour l'acquérir, l'esprit doit amasser d'abord les matériaux, les concepts concrets ou abstraits, simples ou complexes que la mémoire se charge d'emmagasiner et de représenter en temps voulu. Il doit ensuite construire en grand nombre et confier encore à la mémoire les groupements les moins compliqués de ces concepts : les jugements.

Après quoi il est en état de comparer, de classer, de généraliser, de poser des lois, d'établir des raisonnements.

Viennent enfin les combinaisons complexes de raisonnements, d'inductions et de déductions qui constituent le travail ordinaire de la pensée.

Sans doute cette série d'opérations hiérarchiques n'apparaît pas à l'ordinaire, parce qu'elle se fait rarement de suite, mais plutôt grâce à la mémoire, à intervalles espacés et en s'entremêlant d'une foule de réflexions diverses. Elle n'en est pas moins nécessaire dans l'acquisition de chaque connaissance spéciale, soit que cette acquisition se tire par deduction, des premiers principes gravés dans l'esprit humain, soit qu'elle s'effectue par observation.

Or nous allons voir qu'il n'est aucune de ces opérations qui ne s'accomplisse à peu près exclusivement par le jeu de cet instinct intellectuel que nous avons vu surgir à chaque paragraphe de l'article précédent : l'*Intuition*.

En premier lieu, aucune d'elle ne remonte, si ce n'est très rarement, aux principes primordiaux seule base, cependant, de la certitude ; l'analyse fatigante de ce chapitre prouve assez, au contraire, quels efforts d'esprit sont nécessaires pour apercevoir cette base.

Considérons chacune de ces opérations en particulier. Dans la conception abstraite, l'esprit fait-il la complète énumération de tous les caractères des concepts concrets rapprochés afin de ne conserver que ceux qui sont communs? Il suffit, pour répondre, de songer que presque toutes les abstractions usuelles se forment dans l'enfance. Et c'est parce que cette énumération ne se fait pas, qu'il y a des

[1] Cette synthèse fait l'objet du chapitre VII, volume Ier de la *Philosophie de l'Inconscient* d'Hartmann.

degrés de sagacité et de profondeur d'esprit selon la *force d'intuition.*

Est-ce que pour former un jugement l'esprit fait défiler devant le sujet qu'il veut qualifier la foule innombrable d'idées abstraites qui peuvent lui convenir? N'est-ce pas au contraire parce qu'il aperçoit immédiatement le rapport désiré qu'il y a des variétés dans la faculté judiciaire des hommes, selon *leur intuition.*

De même, dans les classifications, tant de génies qui s'y sont exercés ont-ils opéré pour cela tous les rapprochements possibles?

Ces questions portent leur réponse en elles-mêmes.

Remarquons aussi comme la mémoire représente les concepts; elle ne les donne pas tous indistinctement ni successivement, mais du premier coup; elle présente celui qui convient, accompagné au plus d'un très petit nombre d'autres analogues. Sans cela, dit Hartmann, incapable d'une suite régulière de pensées, « on renoncerait bien vite à cette fatigue excessive pour se laisser aller aux suggestions involontaires de la rêverie, aux impressions des sens, comme les animaux inférieurs. »

Dans l'induction, qui nous fournit toutes nos règles (sauf en mathématiques) c'est-à-dire toutes les majeures de nos raisonnements, il n'y a plus de certitude; il n'y a qu'une probabilité plus ou moins forte qui reste à mesurer. Or comment notre esprit détermine-t-il ce coefficient de probabilité? Dira-t-on qu'il fait un calcul précis, suivi; niera-t-on ici encore son instinct? — Et, d'ailleurs, comment donc sommes-nous amenés, même à passer ainsi du particulier au général? quel motif trouvons-nous dans chaque cas spécial qui nous oblige à l'étendre qu'y a-t-il encore ici que l'Intuition qui nous montre notre salut, car sans l'Intuition l'homme ne saurait si la terre continuera de soutenir ses pas, si le soleil luira demain encore; s'il est rien de ce qui l'entoure sur quoi il puisse compter?

Quant à nos raisonnements, je demanderai encore qui nous montre les prémisses convenables pour les faire ou si nous les découvrons par la revue de tous ceux qui sont possibles? Notons du reste une particularité applicable à toutes les opérations mais qui ressort mieux en celle-ci à cause de sa complication, c'est l'instantanéité du syllogisme elle se traduit dans le langage qui, si condensé qu'il soit déjà, nous semble bien long encore auprès du travail de la pensée. C'est que l'intuition aperçoit tout d'un seul instant, non dans le temps et l'espace.

Enfin, si nous arrivons même aux raisonnements complexes, aux séries de syllogismes qui nous sont ordinaires et que nos phrases sont destinées à exprimer, l'Intuition y apparaîtra tout aussi clairement, sinon plus, avec l'instantanéité qui la caractérise. Une remarque propre à la bien faire ressortir est ce que l'on nomme, en Mathématiques, l'*élégance*: dans cette science, type de l'enchaînement rigoureux des déductions, on n'est vraiment habile qu'à la condition d'apercevoir immédiatement et d'*intuition* au moins une grande partie de cet enchaînement; c'est ce qui rend si difficile pour les esprits lents l'étude des meilleurs ouvrages. Le talent du joueur d'échecs est du même ordre.

Hartmann ajoute à ce propos une remarque pleine de finesse, c'est, qu'en mathématiques, alors que la question à traiter est suffisamment simple, elle est bien mieux aperçue par intuition que par raisonnement. Qui ne se souvient, de s'être révolté, dans ses débuts en géométrie, contre la tyrannie du professeur exigeant la démonstration d'une égalité, d'une similitude, d'une solution quelconque aperçue directement sans qu'on en pût rendre compte? Tant l'intuition est naturelle, essentielle à l'esprit humain!

*
* *

Ainsi donc, pour amasser les matériaux de toute connaissance, la *Foi dans notre sens intime*, dans ses sensations, dans ses principes; et pour édifier ces matériaux depuis leur plus simple assemblage jusqu'aux théories les plus complexes, l'*Intuition*; voilà à quoi se réduisent toutes nos sciences, mêmes les plus précises!

Mais ce sens intime, cette intuition, sont-ils infaillibles? — La réponse est bien remarquable: — La conscience est infaillible c'est-à-dire irrésistible quand elle fournit la vérité première; mais là seulement est l'évidence. A l'autre extrémité, l'Intuition devient l'imagination, la fantaisie, l'erreur, jusqu'à la divagation, à l'ignorance complète.

Entre ces deux extrêmes, toute une série de notions de certitude variée qu'il serait facile de classer dans un ordre hiérarchique, la plus certaine étant toujours celle qui se rapproche de la vérité *a priori*. Contentons-nous de quelques traits faciles à retrouver dans ce qui précède.

Après les vérités premières, viennent les concepts simples, puis les jugements; ensuite les axiomes qui renferment déjà des jugements.

Nous trouvons ensuite les principes du sens intime, et toute une série de principes de moins en moins certains, comme ceux qui sont à la base de la plupart de nos sciences (principe de la moindre action, de l'égalité de l'action et de la réaction, etc. etc.)

Les lois bien établies les suivent.

Puis les théories diverses et enfin les hypothèses.

Tous les efforts de l'Intuition tendent donc vers ce but : rapprocher, autant que possible, toute conclusion de la vérité première ; augmenter ainsi le nombre des *principes*, seuls capables de donner la certitude ou qui du moins lui fournissent une base plus large à mesure qu'ils se multiplient. La conquête du principe est le but de l'Intuition. « Un esprit, qui serait en rapport plus intime avec l'*inconscient*, trouverait d'intuition la réponse à toutes les questions, et saisirait instantanément la solution nécessaire que la logique impose. » (Hartmann.)

Or comment cette conquête est-elle possible ?

Est-ce en entassant les conclusions tirées du phénomène pour élever le point de départ de l'Intuition ?

Est-ce par un accroissement de cette faculté même, tel qu'elle devienne capable de percevoir directement un plus grand nombre de principes ?

C'est la question que nous avons maintenant à résoudre.

(*A suivre.*) F. Ch. Barlet.

INITIATION OCCIDENTALE

Du Livre-Monument le *SOHAR*, et de la doctrine ésotérique Judéo-Chrétienne

SECTION I. — DES DIVERS TRAITÉS ÉDITÉS SOUS LE TITRE DU SOHAR ; VIE ET MORT DE SIMÉON, FILS DE JOCHAÏ.

Au premier rang des textes qui renferment la pure doctrine de l'Initiation, il faut placer le *Sohar*. Il a été déjà fait mention de ce Livre dans la *Revue des Hautes Études ;* il renferme, nous le savons, la tradition orale, qui est le complément nécessaire de la doctrine des Livres saints compris selon le sens littéral. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner des détails, sur ce qui compose ce monument de la tradition de la doctrine ésotérique, en occident. Les voici :

Ce livre se divise en deux parties. On appelle parties ce qui a été mis ensemble dans la même édition, et c'est 1° le texte même du S*ohar*, c'est-à-dire de la tradition orale, et, celui-ci n'est pas bien étendu, si on en sépare ce qui a été ajouté, les addimenta, les additions. Celles-ci comprennent : 1° les discours de Siméon, fils de Jochaï à ses disciples, et ceux des disciples entr'eux ; 2° le livre des mystères ; 3° la grande Assemblée, dans l'aire ; 4° la petite Assemblée; 5° l'histoire d'un certain vieillard, sur la section Mischpatim du Sohar, qui traite du mystère de Lévirat et de l'Esprit. Le texte du *Sohar* a eu deux éditions, celle de Crémone et celle de Mantoue.

Il a aussi : 6° Le commentaire sur Ruth ; 7° le livre illustre de Néchousah, fils de Hakkanah ; 8° les Additions ; 9° le Pasteur Fidèle, — qui est Moyse, — celui-ci est dit avoir apparu à Siméon, fils de Jochaï, et il lui a révélé ces vérités ; 10° les Palais où demeures ; 11° les mystères de la loi ; 12° le commentaire secret. Il y a encore d'autres traités semblables, qui ne sont pas dans l'édition de Mantoue.

La partie externe du *Sohar* sont les Additions, qui ne sont pas dans les éditions premières, ou les suppléments dit suppléments anciens, eu égard a ceux plus récents. Dans cette partie, se trouve : 1° L'explication du mot : tétragrammaton, avec les soixante-douze manières de l'entendre, par Siméon, fils de Jochaï. Cette explication a été imprimée à Mantoue et à Cracovie ; 2° le *Sohar* nouveau qui comprend quatre traités : 1° le texte de la tradition orale ; 2° les suppléments nouveaux ; 3° l'exposition du cantique des cantiques ; 4° l'exposition sur les Lamentations de Jérémie. Il y a, en outre, divers autres traités, sur le texte de la tradition, qui appartiennent à des docteurs, qui ont vécu en divers siècles, depuis la destruction de Jérusalem.

*
* *

Il est nécessaire ici de dire quelque chose de Siméon, fils de Jochaï. Lorsque Siméon et ses amis étaient réunis pour écrire ce livre, il leur fut accordé qu'Elie fut présent au milieu d'eux ; et tous les esprits et les amis des mondes d'en haut, qui vivent dans la lumière, descendirent vers eux, ainsi que les anges. Et Dieu, la cause suprême, donna à ceux-ci la permission de manifester les mystères secrets. Et le Très-Haut accorda aux Puissances Célestes le droit de faire révéler les mystères cachés, qu'il n'entrait pas dans ses desseins de faire de notoriété publique, c'est-à-dire d'être connus de tous, jusqu'à la venue de la génération du Roi-Messie. « Et ceux qui auront cette science

de ces mystères, dit Daniel, brilleront comme la splendeur du Firmament ». XII. v. 3.

Siméon et ses fils avaient survécu à la prise de Jérusalem par Titus et les armées romaines. Mais après la destruction de la ville sainte ils furent condamnés à mort, par un décret du César Empereur de Rome. Pour éviter cette condamnation, ils vécurent douze ans cachés dans une caverne. Après ce temps Elie vint vers eux, et leur apprit la mort du César romain. (Voir le *Sohar* : édition de Crémone.)

« Pincha était assis devant Rachamaï, et celui-ci disait : « J'ai entendu certainement que Jochaï avait une perle précieuse, qui était Siméon, son fils ; et j'ai vu la splendeur de cette perle, qui brillait comme un soleil dans son écrin. Ce qui signifie que Rachamaï avait vu en vision Siméon et ses fils sortir de la caverne, pleins de la sagesse la plus profonde ».

« Et il éclairait le monde entier, ce qui signifiait que la doctrine, qui jusqu'alors n'avait été enseignée que par la tradition orale, serait écrite par Siméon, pour pouvoir être communiquée à plusieurs. Et cette lumière venait du ciel sur la terre, et elle éclairait le monde entier, ce qui signifie qu'il propagerait dans toute la terre cette divine doctrine, jusqu'au temps où l'Ancien des jours viendrait pour s'asseoir sur son trône, dans le règne glorieux, — comme cela convenait. »

« Et dans cette lumière il s'en manifestait une autre moindre, qui brillait au dehors de la maison, et qui éclairait le monde entier. Il s'agit ici d'Eléazar, le fils de Siméon, qui devait écrire certaines parties du livre le *Sohar* ».

« Siméon n'est pas l'auteur de cette doctrine ; mais il a mis en écrit ce qui autrefois était transmis par la seule tradition orale. Le but de Siméon, dans le *Sohar*, ne fut pas autre que celui d'écrire pour la postérité, cette haute doctrine de la science sacrée hébraïque qui jusqu'alors n'avait été propagée que par la tradition orale. »

Il y a une célèbre prophétie que Elie fit à Siméon, fils de Jochaï, concernant le livre du *Sohar*. Il y est annoncé que le texte de ces livres ne serait publié sinon vers la fin du temps, c'est-à-dire à l'ère de la royauté du Christ-Jésus où nous sommes. Nous citons ici le texte de cette prophétie qui est digne de toute attention ; cette prédiction est du reste répétée ailleurs et souvent.

« Maître, Maître, dit Elie, tu es un arbre grand et fort dans la loi, comme l'a prédit Daniel, et sous tes rameaux qui sont très nombreux, viendront beaucoup d'oiseaux qui sont des âmes saintes, qui sont dans les mondes d'en haut. Et beaucoup d'esprits d'en bas, c'est-à-dire des hommes vivants sur la terre, seront nourris de la doctrine de ce livre, lorsqu'il sera manifesté plus tard, au dernier âge, vers la fin des temps. »

Il faut donc que le *Sohar* soit publié, comme le monument le plus beau de la tradition primitive, et de la doctrine ésotérique de nos Livres saints, en occident.

*
* *

Il ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs de mettre sous leurs yeux, la mort si admirable de celui par lequel a été transmis le texte de la tradition orale. Il y a là un service immense rendu à l'humanité, car les générations de l'ère qui s'ouvre, vont marcher aux clartés de cette lumière d'en haut. Quelle bénédiction pour nous de posséder ce grand don de Dieu !

Pour nous, dans le cours de notre vie déjà bien avancée, nous avons lu des livres en grand nombre, hélas! nous l'avouons, beaucoup trop. Mais c'est dans le *Sohar*, nous le confessons devant la terre et les mondes, que nous avons trouvé la solution des plus redoutables problèmes qui intéressent la destinée des êtres. Aussi nous voulons faire goûter à ceux qui ont des aspirations vers la vérité, les joies célestes que nous a procurées ce Livre-monument.

Voici donc le récit, de ce que nous appelons sur la terre la mort; nous l'empruntons au traité dit : *la petite Assemblée*, car c'est en terminant ce traité, que ce prédestiné à vivre dans la mémoire des vivants, rendit le dernier soupir. Celui qui écrivait sous sa dictée nous a laissé ce mémorial, que nous citons ici, en le traduisant pour *la Revue des Hautes Etudes*.

« Et le R. Abba, — un des sept de l'Assemblée, — dit : A peine celui qui était la lumière sainte achevait ce mot : la vie, — le dernier du traité, — qu'il cessa de parler. Pour moi j'étais prêt à écrire, et je croyais avoir encore à écrire beaucoup, mais je n'entendais rien ».

« Mais je ne levais pas ma tête, car la lumière était trop grande, et je ne pouvais point le regarder jusque-là ».

« Je fus saisi d'émotion, et j'entendis une voix qui disait : La longueur des jours et des années de vie, — il a mérité ».

« Et j'entendis une autre voix : je t'ai demandé ta vie ».

« Pendant tout le jour, la flamme brillante ne cessa point dans la maison, et personne ne pouvait s'approcher, car la flamme de feu et la lumière l'entourèrent pendant le jour entier ».

« Pour moi je me jetai à terre, et je poussai des cris ».

« Mais quand la splendeur et la lumière eurent diminué, je vis que celui qui donnait la lumière, le saint parmi les saints, avait été enlevé de ce monde ».

« Replié sur lui-même, il était penché sur le côté gauche, et sa bouche exprimait un doux sourire ».

*

« Son fils Eléazar se leva et il lui baisa ses mains bénies ; pour moi je baisai la poussière qui était sous ses pieds ».

« Ceux qui étaient avec nous voulaient pleurer, et ils ne pouvaient dire une seule parole. Ils versaient néanmoins des larmes, et Eléazar son fils se prosterna trois fois, et il put ouvrir la bouche ».

« Enfin il dit : ô père, ô père, de trois nous sommes réduits à un ».

« Maintenant les animaux le répandront, les oiseaux voleront et ils se cacheront dans les cavernes de l'immense mer ; et les frères communieront à ta corporeïté. (Il faut faire observer qu'il y a dans ce verset du texte des grands mystères : nous les ferons connaître ; en ce moment cela nous éloignerait trop de notre sujet.)

« Mais le R. Chija se leva et il dit : Jusqu'ici celui qui avait la lumière a eu soin de nous, — ou s'est occupé de nous ; — il est temps maintenant de nous occuper de lui rendre les derniers honneurs. Eleazar et Abba se levèrent, et ils le revêtirent de ses vêtements. Qui vit jamais une telle émotion, et accourir tant de savants ? Dans toute la maison on sentait l'odeur de parfums exquis ».

« Lorsqu'on portait le cercueil, il était lui-même élevé en l'air, et la flamme de feu brillait au-devant de lui. Et on entendit une voix qui disait : « Accourez et venez, et rassemblez-vous, pour les joies nuptiales de Siméon, selon la parole d'Isaïe : « Qu'il marche dans la paix, et qu'il repose sur sa couche funèbre » LVII-12. Lorsqu'il fut descendu dans la fosse, on entendit une voix qui dit : Celui-ci est l'homme qui a ému la terre et qui a fait trembler les rois. Combien sont en liberté dans le ciel aujourd'hui à cause de toi ! »

C'est là, Siméon, fils de Jochaï, au sujet duquel Dieu est loué chaque jour. Heureuse est sa part en haut et ici-bas. Que de précieux trésors lui sont réservés. De lui, il est dit : Et toi, va à ta fin, et entre dans le repos, et tu auras ta part a la fin du temps. Daniel XII. 13. (Voir *L'Idra suta.* du n° 764 à 787.)

SECTION II. — PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA DOCTRINE DU *Sohar*

Avant de commencer l'exposé de la sublime doctrine du *Sohar*, il est nécessaire de faire connaître les principes à l'égard de ce qui constitue à proprement parler l'être qui est revêtu de l'hominalité. Dans tout être homme, nous enseigne le *Sohar*, il y a : 1° Un Esprit, que les Maîtres de la sagesse appellent Neschamad ; 2° une Ame, qui se nomme Ruach ; et 3° une vie Vitale de la corporeïté, et celle-ci est désignée sous le nom de Nescheph.

Selon toutes les traditions primitives, il y a donc dans toute être-homme deux natures. C'est par là qu'il est facile de comprendre tout ce qui a lieu dans les extases et les ravissements ; de même tous les phénomènes du somnambulisme, de l'hypnotisme peuvent être compris, si nous savons distinguer qu'il y a dans les sujets deux natures. Dans ces deux natures, il faut aussi reconnaître trois principes d'opérations, car le Neschamad a son opération, et ainsi le Ruach, et de même le Nescheph.

Pour entendre la doctrine de l'Initiation, il est nécessaire avant tout de distinguer l'esprit, et l'âme, et ne pas les confondre, car ils sont distincts et divers par nature. Il faut aussi ne pas confondre l'âme et la vie de la corporeïté ; chacun d'eux peut opérer, mais ils ne sont pas différents par nature, ils ne sont divers que par leur origine.

« Dans chaque homme il y a une vie vitale de la corporeïté. Et à cette vie terrestre on donne une vie superieure, par les vertus d'en haut, si on s'en rend digne. Et si on se rend digne de cet état supérieur, on reçoit une couronne, qui est appelée la vie de l'âme supérieure, selon ce qui est écrit : *Jusqu'à ce que l'esprit d'en haut soit répandu sur nous.* »

« Alors on s'élève jusqu'à la connaissance des desseins de Dieu, par le secours céleste. Si on se rend digne de cette vie céleste, alors on est revêtu de la ceinture de la sainte couronne céleste, qui embrasse tout, et est dite *l'esprit de Jésus*, comme il est écrit au Livre de Job. IV. 9 ». Tels sont les trois degrés d'ascension, selon la doctrine du *Sohar*.

*
* *

Lorsque l'école spirite affirme la communication entre les vivants et les morts, elle n'est que l'écho de la doctrine des Maîtres de la Sagesse, à travers tous les siècles. Le journal : *La Vie Posthume*, dit avec raison : « S'il est en spiritisme une profession de foi quelconque, c'est uniquement celle qui affirme la possibilité des rapports entre les vivants et les morts. » (N° de novembre 1886.)

Mais, nous le savons, il y a une échelle ascendante pour les mondes, comme il y a une échelle pour les êtres des trois règnes de la nature sur cette terre. Dans quelles conditions de l'ordre moral devons-nous nous placer, pour être en communion avec les Esprits célestes, qui sont capables de nous élever en haut, et de nous sanctifier ? Telle est la question fondamentale à résoudre, pour être notre lumière dans cette vie.

Plus nous sommes élevés dans les lois de l'ordre moral divin, et d'autant plus s'étend notre pouvoir d'entrer en communion avec les mondes célestes. Cette loi des Maîtres de la Sagesse démontre clairement que les cercles

spirites qui sont en communication, par des fluides de vitalité corporelle, avec les Esprits, ne sauraient espérer obtenir par cette voie que des relations avec les Esprits errants, c'est-à-dire de l'ordre inférieur. Les semblables ne peuvent attirer que des êtres semblables dans l'ordre moral.

Les Esprits des mondes célestes ne peuvent entrer en communication avec ceux qui vivent sur la terre qu'en tant que ceux-ci s'élèvent dans un état d'ordre moral divin, qui seul peut rendre possible ces relations de vie. Mais, avant d'être parvenus à cette élévation morale, il faut avoir vaincu en soi-même les lois de la vie animale, c'est-à-dire avoir triomphé des vices et des passions.

Voici donc le problème que tout homme, qui aspire à être utile à la cause de l'humanité, doit résoudre. Par quel moyen peut-il nous être possible de maîtriser les forces adverses, qui s'opposent à l'ascension morale de tout être? Le voici.

Les esprits s'élèvent en haut, mais de degré en degré, car l'échelle ascensionnelle ne se monte qu'en parcourant chacun des degrés. Pour chaque degré, il faut un certain temps; c'est là ce que nous attestent les lois des trois règnes de la nature, car ce qui est vrai pour l'ordre physique est vrai à coup sûr dans l'ordre spirituel, et dans l'ordre céleste et divin.

L'homme se sanctifie lui-même, parce qu'il possède seul la clef de sa volonté, et que son libre arbitre n'est qu'entre ses mains. Mais il n'en est pas moins absolument certain qu'on le sanctifie d'en haut, car nul ne peut se donner ce qu'il n'a pas, et il n'est au pouvoir d'aucun être d'ajouter à sa stature, que cela s'entende de l'être physique ou de l'être intellectuel et moral.

Au plus haut des collines éternelles, comme source de toutes les vertus, dons, grâces et bénédictions, dont les Esprits célestes sont des canaux bénis, il faut reconnaître l'Adam-Cadmon, l'homme principe du *Sohar*. C'est sur lui, à titre de type, que l'homme fut formé à son image et à sa ressemblance. Il remplit tous les temps, car il était avant les siècles, et tous les peuples l'ont confessé. Aussi l'Orient le connaît dans son admirable théorie du Christ, l'homme qui a reçu l'Onction suprême; il l'attend dans la dixième avatar, qui est l'Incarnation réelle de celui que nos Livres saints nomment le Verbe, le Fils engendré par le Père, dans l'éternité des éternités.

Le credo apostolique nous enseigne que quoique: Principe de l'hominalité, il s'est revêtu de la nature humaine, pour s'offrir à titre de victime universelle, pour réparer les maux de toutes les déchéances. Mais s'il est venu sous forme de victimalité, il n'est pas resté sous l'empire de la mort, et il est assis, avec sa nature humaine glorifiée, à la droite de son Père. C'est à ce titre que nous attendons son second avènement, dans les gloires de sa royauté.

Voilà cet éternel Vainqueur qui va réunir tous les êtres de la terre et des mondes dans l'unité de la vérité, par la puissance de l'amour fraternel, qui vivra dans les cœurs, par l'action de la vie du Christ en chacun de nous. Nous le saluons, comme le Roi de l'ère des temps où nous sommes; et il nous rendra tous libres, comme doivent l'être les Fils de Dieu.

SECTION III. — DES CINQ DEGRÉS D'ÉLÉVATION DANS L'ORDRE MORAL DIVIN, SELON LA DOCTRINE DU *Sohar*.

C'est pour nous un devoir sacré d'exposer ici en quoi consiste ce qu'on nomme l'Initiation. Pendant des siècles, elle est restée dans les secrets des sanctuaires, et elle était l'apanage unique des princes des prêtres et des princes de la maison royale. Mais, aux temps où nous sommes du Majorat des nations, l'Initiation doit être offerte à tous ceux qui aiment la vérité avec un cœur pur, une conscience loyale, et qui savent s'élever à un état moral de l'ordre divin, bien au-dessus de la région des ténèbres et des vices et des passions. La doctrine de l'Initiation va être prêchée sur les toits, puisque la *Revue des Hautes Etudes*, c'est-à-dire un organe de publicité, la fait connaître à tous, sans exception de rang, de caste, de condition sociale, ni même de sexe.

Si la doctrine de l'Initiation est offerte à tous, c'est dès lors qu'elle est accessible aux intelligences qui n'ont pas reçu une haute culture intellectuelle. Or il en est ainsi, et nous en avons fait l'expérience, avec des résultats qui ne sauraient permettre ni le doute ni l'hésitation. Les femmes, même celles qui sont obligées aux travaux manuels, sont très aptes à comprendre la doctrine ésotérique. Mais il faut alors la dépouiller de toutes les spéculations de l'ordre purement métaphysique. Ce n'est pas la culture scientifique qui nous rend plus propres à entendre la doctrine de l'initiation; non, bien loin de là: c'est la culture de l'ordre moral divin, qui est la condition nécessaire.

La science est un don d'en haut; mais si elle ne s'élève pas au-dessus de l'ordre naturel, elle ne saurait connaître les voies de la Sagesse, qui sont en haut. « Dieu est la source de toutes les voies de la vraie science, et il en a fait don à celui qui est son serviteur, comme Jacob, et son bien-aimé, comme Israël. » (Baruch III, 37.) Or il est permis à chacun de nous de recevoir l'appel de l'élection, et d'être les aimés de Dieu. Pour atteindre cette élévation de l'ordre moral, il faut monter les cinq degrés que nous

fait connaître le *Sohar*, par Siméon, fils de Jochaï.

*
* *

Voici un exposé de ces cinq degrés. 1° « Pour la naissance de l'homme nouveau, on donne à la vie terrestre la vie de sainteté. » C'est là ce que le divin Sauveur voulait faire entendre à Nicodème, en lui disant : *il faut naître de nouveau*, c'est-à-dire a la vie de l'homme déchu sur cette terre, il faut ajouter une vie de sainteté, qui vient d'en haut, par une loi nécessaire.

2° « Mais s'il se rend digne de ce premier degré, on ajoute l'esprit des animaux saints ». L'esprit de ces animaux saints, c'est la lumière qui est donné par les Esprits d'en haut, qui sont ceux qui répandent la vérité doctrinale. A ce second degré, l'homme reçoit l'illumination des Esprits, qui ont la mission de faire connaître les vérités de l'ordre intellectuel et de l'ordre divin. C'est ainsi que, dans ce degré d'élévation morale, les vérités d'un ordre supérieur sont mieux connues. C'est une véritable illumination d'en haut, par les Vertus célestes.

3° « S'il acquiert un nouveau degré de mérite, il reçoit l'Esprit du trône de Dieu ». Nous lisons dans l'*Apocalypse*, ch. IV. 9 et 10, que les quatre animaux avaient chacun six ailes, et ils étaient pleins d'yeux au-dedans et au dehors, et cela signifie que toutes les voies de la vraie science étaient connues par eux. Mais les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui était assis sur le trône, et ces vieillards ne sont autres que les Esprits des chefs des douze tribus d'Israël, et ceux des douze Apôtres. Recevoir l'Esprit du trône de Dieu, c'est donc être admis aux communications de l'ordre le plus élevé, dans notre état moral.

4° « S'il acquiert, encore un nouveau degré de mérite, dans ce cas, il reçoit de la Vie céleste, et alors il est appelé Fils du saint ». Cela nous apprend qu'à ce quatrième degré d'élévation morale de l'ordre divin, l'homme devient le Fils de Celui qui est assis sur le trône. A ce titre, c'est un Vrai Fils du saint, et ce saint n'est autre que le Christ-Jésus, entré dans les gloires de sa royauté ; il est lui-même un Vrai Christ, car il a reçu l'onction d'en haut.

5° S'il acquiert un nouveau degré de mérite, il lui est accordé l'Esprit du Père et de la Mère ». A ce cinquième degré d'élévation dans l'ordre moral divin, l'homme est véritablement né de nouveau. Il est entré dans un état glorieux, quoique vivant encore dans la vie de la chair de déchéance. Le Règne de Dieu par le Christ-Jésus et celle qui est la Sagesse, l'épouse immaculée qui descend du ciel, est advenu en lui, conformément à la prière universelle où il est dit : que ton règne arrive.

Voilà les Ascensions de l'ordre moral divin où tout homme peut s'élever, selon la doctrine ésotérique du *Sohar*. Dans ces conditions, les communications des Esprits, de ceux qui vivent sur la terre, et les Esprits de tous les mondes, même ceux des cieux de la lumière et de la vie, non seulement sont possibles, mais elles sont réelles et certaines. Alors les hommes entrent en possession de la puissance qui permet d'accomplir le salut des nations. Le triomphe du plan de la Sagesse éternelle est assuré, parce que le moyen d'obtenir ce but est confié à des agents fidèles, qui ont pour devise : que ta volonté soit faite sur la terre, comme au ciel.

« Nos sages disent, — selon le *Sohar*, — Lorsqu'on sera parvenu aux talons du Messie, alors la méchanceté se multipliera. Car les membres des pieds sont matériels ; aussi les Esprits de ces natures sont plus sous la dépendance de la matière. Ainsi la malice s'accroît ». Nous sommes à cette époque culminante de l'humanité où il faut qu'en tout homme la chair s'élève, dans les cinq degrés que nous avons fait connaître.

Mais, nous dira-t-on, quels sont les moyens dont il faut faire usage pour obtenir cette élévation dans l'ordre moral, condition essentiellement requise, pour entrer dans les voies de la puissance ? C'est là la grande science de l'Initiation. Mais il est facile de comprendre que c'est là un vaste domaine de la doctrine ésotérique, qui exige plus d'un article de la *Revue des Hautes Etudes*. Notre but ici est d'ouvrir les voies de la vérité ; mais nous affirmons en même temps que les doctrines de Vie nous conduisent, avec certitude, à l'investiture de la puissance du bien.

SECTION IV. — ÉLÉVATION DANS L'ORDRE MORAL, POUR ENTRER DANS LES VOIES DE L'INITIATION

Tout homme, qui aspire à la sublime connaissance de la doctrine ésotérique de l'Initiation sainte, doit savoir que l'homme peut être élevé, même pendant qu'il est vivant sur cette terre, comme saint Paul nous l'apprend de lui-même, jusqu'au troisième ciel. C'est là ce qui se nomme le ciel d'Elie. Si nous le considérons comme un état, ou mode de vie en nous, c'est l'élévation la plus parfaite où il nous est permis d'atteindre pendant que nous vivons sur la terre. Si nous considérons ce troisième ciel comme une des demeures, dont nous parle le Christ-Jésus, il faut dire que ce séjour est au-dessus de ce qui est accessible aux investigations de la science astronomique. Il reste invisible pour nous, du moins dans l'état de déchéance où nous sommes à l'heure actuelle ; mais il est permis d'espérer qu'il nous sera connu par voie scientifique, lorsque l'humanité aura recouvré les droits primitifs de sa création.

Quiconque voudra se rendre compte de l'état

où nous vivons sur cette terre sera obligé de confesser que nous ne sommes plus en possession des droits originaires que l'humanité a possédés, dès le commencement, dans la Paradésa, comme l'affirment toutes les traditions primitives. Il est de la plus haute importance, il faut même dire d'une nécessité absolue, pour ceux qui veulent entrer dans le sanctuaire de l'Initiation, de connaître et de savoir le triple fait de la triple déchéance, et cela en dehors des voiles qui recouvrent ces mystérieux arcanes.

Saint Paul, ravi au troisième ciel, nous dit qu'il a entendu là des arcanes secrets, mais il ne lui est pas permis de les faire connaître, *quæ non licet loqui*. Mais, si à cette époque de l'humanité, ces vérités ne pouvaient pas être enseignées; à cette heure du Majorat des nations, il est permis, disons mieux, il est de la volonté de Dieu, que ces vérités sublimes soient manifestées à tous ceux qui portent sur leur front l'étoile de l'appel divin, par l'amour ardent de la cause de l'humanité.

Nous sommes à l'époque la plus culminante de l'humanité, nous entrons dans la grande ère du Majorat. Si nous nous plaçons à ce point de vue, il nous sera possible de nous rendre compte de l'état de crise que nous traversons. Tous les éléments sont dans le désordre, et en dehors de leur cours ordinaire. Les tremblements de terre deviennent si fréquents, ils se succèdent si bien, qu'il semble que la terre est dans un état où elle doit trembler, soit sur un point, soit sur un autre. Et ce n'est là encore que le commencement, car nous verrons des montagnes s'élever, là où elles n'existaient pas ; d'autres qui existaient s'affaisseront pour disparaître.

Mais ce n'est pas tout, car tous les autres éléments, l'eau et le feu, montreront aussi que l'humanité traverse une des plus grandes crises. Et ce que ces signes telluriques nous montrent n'est que l'image de la transformation qui doit s'opérer parmi les peuples et les nations. Il faut s'attendre à voir les convulsions sociales, les luttes sanglantes des nations en armes. Mais vous tous qui aimez la cause de l'humanité, ne craignez pas, car tout cela n'est qu'un enfantement du monde nouveau. Lorsque la mère crie dans les convulsions qui l'agitent et la secouent, le médecin attentif suppute l'heure où il dira à la femme, qui alors aura le sourire sur les lèvres : mère, voilà votre fils.

Voilà ce que ceux que nous invitons à entrer dans les voies de l'Initiation doivent faire. Ils sont appelés à la mission sublime d'aider l'humanité à enfanter les nouveaux cieux et la nouvelle terre, comme des Maîtres de la Sagesse, parce qu'ils sont les héritiers des traditions orthodoxes des sciences divines. Heureux, mille et mille fois heureux, ceux qui auront su boire les eaux de la doctrine pure et parfaite, en évitant avec vigilance les fausses doctrines, qui ont eu cours à travers les siècles, « Sentinelles crie le prophète à tous les initiés : qu'y a-t-il au sein des ténèbres ? Avez-vous su acquérir la vraie science, pour entrer dans la puissance du bien, pour vaincre le mal ? »

*
* *

Il y a en chacun de nous trois centres de vie, qui forment un trinaire, le *Sohar* appelle le plus bas, Nescheph c'est-à-dire la vitalité de la corporeïté, le second : Ruach, qui est la Vie animique ; le troisième : Neschamad, qui est la Vie de l'Esprit Ces trois centres ont entr'eux une relation de Vie, mais ils sont indépendants l'un de l'autre, dans les fonctions de la Vie qui leur sont propres. Chacun de ces centres d'opérations peut aussi se subdiviser en trois centres de fonctions Vitales, qui sont également dans une certaine indépendance, mais elles ont une étroite relation de Vie qui les ramène à l'unité.

Lorsque nous exposons les lois des Ascensions ou celles de la déchéance, il est d'une absolue nécessité de se rendre compte, s'il est question des fonctions d'en bas, ce qui est l'ordre naturel, ou des fonctions animiques, ce qui est l'ordre spirituel qui renferme les lois de l'ordre intellectuel et celui des lois du sentiment ou de l'amour pur élevé au-dessus de celui des sens. Il y a en outre les fonctions de la Vie d'en haut, celles de l'Esprit. C'est à cette vie de la nature de l'Esprit que peut s'unir ce que le *Sohar* appelle : Jéchidad, c'est-à-dire la Vie divine en nous. Et c'est cette Vie dont le Christ-Jésus est la source, et le principe de causalité en nous.

Quand Dieu nous sanctifie, les biens divins, lumière, grâce, dons, bénédictions, tout descend sur nous et en nous d'en haut, et c'est l'esprit, puis l'âme, puis la vitalité corporelle, appelée la *Psyché*, par le *Sohar*, qui reçoivent ces biens célestes et divins. Mais, lorsque c'est nous qui travaillons à notre élévation morale, soit par la possession de la vérité, soit en entrant dans les lois du pur amour, alors ces ascensions ont lieu de bas en haut. Alors c'est la Vitalité de la corporeïté qui est perfectionnée, puis la vie animique dans le centre intellectuel, et celui du sentiment, puis la vie de l'Esprit. Ainsi nous recevons de ceux qui sont au-dessus de nous, et nous acquérons en montant l'échelle des ascensions de l'ordre moral divin.

Mais, sachons-le, si nous voulons recevoir beaucoup de ceux qui sont en haut, soit par voie d'illumination ou d'intuition, soit par la voie du sentiment ou de l'amour pur, il faut aimer à donner à ceux qui n'ont pas les biens de tout genre dont nous nous trouvons en

possession. Voilà la grande loi proclamée par le Christ-Jésus, et que tous les Hommes-Messies ont enseignée dans tous les siècles à ceux vers lesquels le ciel les envoyait : Aimez-vous les uns les autres. C'est là où est le Salut pour l'humanité, le moyen de son affranchissement et de sa suprême bénédiction.

La science des choses de l'ordre naturel était peu de chose dans les siècles passés; il a été dès lors nécessaire de suppléer à cette ignorance, par la foi du charbonnier. Mais à l'ère où nous entrons, la science apprend chaque jour à lire dans le grand Livre de la nature; aussi c'est la science qui prend le ministère de l'Enseignement. Il ne saurait en être autrement. Mais la science, qui a pour domaine le Livre de la nature, ne saurait ignorer que, s'il y a des lois de l'ordre naturel, l'humanité néanmoins a pour but de s'élever plus haut.

Il doit y avoir un accord parfait entre la science qui connaît les lois, c'est-à-dire les vérités du Livre de la nature, et les traditions primitives dont les Livres sacrés, soit en orient, soit en occident, ont le dépôt. Voilà les deux voies de lumière et de vie, par lesquelles l'humanité recouvrera les ailes pour s'élever en haut. O vous, qui cherchez la doctrine ésotérique de l'Initiation des sanctuaires antiques, sachez réunir, dans une vrai synthèse religieuse et sociale, les vérités acquises par la science et celles de la tradition orthodoxe de l'ordre divin! Alors tout est sauvé : l'arche qui nous préservera des cataclysmes que nous allons traverser flottera, parce que, comme la *Barque d'Isis* qui forme les armoiries de Paris, la cité centrale de l'Europe, elle peut être secouée par les tempêtes où les luttes sociales, mais elle ne saurait être submergée. Le Christ-Jésus et l'immortelle Isis, qui est la Sagesse créée de l'occident, sont là pour veiller sur la terre et sur les mondes, avec tous leurs agents fidèles.

*
* *

L'Initiation peut se proposer d'atteindre des buts très divers, selon la branche où l'on considère l'étude de cette science. Elle a pour objet l'Alchimie, qui a été l'art royal, source de la richesse. L'Astrologie est une des branches de l'Initiation, pour connaître les destinées des êtres, et les évolutions des nations. L'Initiation peut avoir pour but la connaissance des lois de la nature, pour opérer des choses merveilleuses dont nous voyons le récit dans l'histoire des Initiés, qui ont un nom dans l'histoire.

Pour nous, à l'heure actuelle, l'Initiation à la science des traditions primitives ou à celle de la doctrine ésotérique, doit avant tout se proposer la connaissance de l'organisation sociale des peuples et des nations, selon les lois et les règles de la Sagesse divine et de l'éternelle justice. Mais, puisque nous traversons la crise la plus redoutable, l'Initiation doit avoir pour but, pardessus tout, d'être un Arche de sauvetage pour l'humanité. Certes, nous nous réjouissons de voir les théosophes et les sociétés d'études orientales s'occuper à pénétrer les secrets traditionnels des Mahatmas de l'Orient, soit au Thibet ou dans l'Inde. Mais, à nos yeux, il y a mieux à faire pour assurer la grande transformation qui doit s'opérer dans les temps où nous sommes.

Aussi nous ne mettons pas un voile sur le but que nous avons en vue dans nos articles de la *Revue des Hautes Études*. Pour nous, il faut avant tout chercher dans l'Initiation la connaissance de la tradition orthodoxe des sciences divines. Notre intention est d'ouvrir les voies de la lumière, pour savoir comment a eu lieu la triple déchéance dont nous subissons la solidarité, à travers la longue série des générations. Nous voulons montrer comment il peut nous être possible de monter l'échelle des ascensions de l'ordre moral, afin de parvenir à l'investiture de la puissance du bien, pour vaincre le mal en nous, puis sur la terre et dans les mondes. Tous ceux qui ont des aspirations pour ses voies peuvent être assurés qu'ils trouveront en nous, et ceux qui sont unis à nous, de vrais Frères.

SECTION V. — APPEL A L'UNION DES DIVERSES SOCIÉTÉS D'ÉTUDES.

Il ne sera pas sans utilité pour les lecteurs de la *Revue des Hautes Études* de faire ici un exposé de principes fondamentaux, qui seront une sorte de profession de foi, en vue de repousser des suppositions toujours possibles à faire. Voici ces principes, c'est qu'il nous faut éviter avec soin de nous donner des Maîtres; mais ne confondons pas les maîtres avec les enseignants.

Pour nous, nous l'avouons hautement, nous n'avons d'autre intention que d'indiquer les sources pures où se trouve la vérité. La lumière et la vie sont des océans, des fleuves, des fontaines, mais tout cela n'est pas dans des Maîtres, ceux-ci ne sont que des indicateurs, et leur fonction ne doit pas s'étendre audelà.

La vérité est éternelle; elle a sa source en Dieu, elle a pour fin de nous conduire à Dieu. A ce titre, elle est de tous les temps, et elle remplit les siècles; dès lors il est certain qu'il y a une tradition Orthodoxe des sciences divines, dont nous devons retrouver les monuments, dans tous les âges, et au sein de tous les peuples et de toutes les nations civilisées, en Orient et en Occident. C'est là la suprême autorité que la *Revue des Hautes Etudes* veut mettre en relief et s'efforce de faire connaître.

Il n'y a là rien d'autoritaire ; la tradition orthodoxe que nous suivons en étudiant le cours des âges, et la doctrine enseignée par les Maîtres de la Sagesse de tous les peuples, en Orient et en Occident, n'est pas un Maître, c'est la nuée des témoins qui rendent témoignage à la vérité qu'ils ont connue, confessée et manifestée, et qui a produit en eux des fruits de vie.

Ne jurons par aucun Maître, cela est trop dangereux, soit que ceux-ci soient en Occident, soit qu'ils soient en Orient. La vérité éternelle a traversé les siècles, nous en retrouverons dès lors les monuments au sein des nations civilisées. Ce n'est pas l'un d'eux que nous devons entendre, mais bien la doctrine pure et parfaite, qui a été la lumière de tous les temps. Voila pourquoi nous avons indiqué avec soin les textes purs de l'Initiation ; là est la voie sûre pour nous préserver de toute erreur.

Toutes les écoles, désormais toutes les sociétés, peuvent donc se réunir, parce que l'indépendance est assurée à chacune d'elles. Les sociétés du spiritisme où du spiritualisme ; les sociétés théosophiques dans les diverses branches où elle se divisent ; les sociétés d'études sociologiques, qui sont en si grand nombre, toutes devraient se constituer en une fédération de sociétés, dans une vraie fraternité. Les positivistes pourraient aussi s'unir à ce centre d'action sociale, puisque le but qu'ils se proposent est de servir la cause de l'humanité.

Si à ce faisceau venaient aussi s'unir tous les hommes de cœur et aux aspirations élevées, qui ne cessent de travailler à la diffusion de la vérité pour l'organisation sociale, soit dans l'ordre économique, soit pour l'organisation du gouvernement, qu'elle ne serait pas la puissance de la fédération de toutes ces forces ! Alors l'avenir, c'est-à-dire les temps où nous entrons, ne nous apparaîtraient plus comme un objet de terreur, mais nous aurions la certitude que nous sommes à cette grande ère des promesses que les voyants et les prophètes de tous les âges, de toutes les nations et de tous les cultes nous ont annoncée, comme le retour de l'âge d'or des temps primitifs.

Le Majorat des nations, le grand avènement de la démocratie seraient salués avec bonheur, car ce serait le règne de la science et de la religion unies, celui de la sagesse et de la justice, celui qui ouvrirait à tous, sans distinction, les voies de la lumière, de la paix, de la prospérité, des joies célestes, et qui nous mettrait en possession de la puissance qui vaincra le mal. L'humanité alors serait divinisée, parce que le LOGOS, Celui qui est la source universelle de la vie divine, vivrait en tous. Heureux, trop heureux sont ceux qui veulent travailler à la venue de ces temps, quelle que soit la voie où ils sont; ils seront à coup sûr bénis de la postérité. Salut à ces ouvriers du plan de la Sagesse éternelle!

Docteur JOHANNÈS.

ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Conséquences morales du magnétisme

Le magnétisme a été nommé la clef de la science occulte; mais il pourra donc être intéressant de montrer par un exemple son influence sur tous les actes de notre existence. Elle ressort particulièrement de l'article suivant, emprunté au *Theosophist*; il fera voir encore comment les anciens Sages de l'Inde savaient tenir compte du fluide vital, et aussi quel est le but et la portée morale de leurs enseignements théosophiques.

Bien qu'il s'agisse dans cet article de recommandations imposées uniquement à celui qui a résolu de parcourir les degrés difficiles de l'initiation, les remarques qui y sont faites trouvent leur application tous les jours : on y verra notamment les effets matériels puissants, auxquels on ne paraît guère songer, du choix de nos camarades, de nos convives; ceux de la conduite des parents sur les enfants, ou de l'union d'époux mal assortis.

F. Ch. BARLET,

I

Manger et dormir seul

« Le *Dhammapada* (ou sentier de la vertu), dit : Celui qui pratique sans cesse le devoir de *manger et dormir seul*, celui-là seulement pourra se dominer et triompher aussi bien de ses désirs que s'il vivait au fond d'une forêt.

« Et encore : Ne frapper ni ne reprendre

personne; vivre dans l'observation de la loi, être frugal, *dormir et manger seul*, et se renfermer dans les pensées les plus élevées — voilà l'enseignement des Maîtres. »

Ces prescriptions du seigneur Gautama Boudha semblent entièrement négligées par la majorité de ses sectateurs, et la raison en est simplement qu'elles ne sont pas comprises. Elles ne sont dictées par aucune idée sentimentale, par exemple, par celle que pourrait avoir un orgueilleux qui fait trop d'honneur en s'asseyant à la table de quelqu'un. Ce ne sont pas davantage des ordres donnés en vue de l'abstinence ou de l'ascétisme. Non; si le grand maître nous recommande de manger et de dormir seuls, c'est en vertu de principes purement scientifiques qu'il serait bon d'étudier.

Chacun sait que le corps humain consiste en éléments visibles et en éléments invisibles. Il y a notamment des sécrétions que l'on peut voir, toucher; il y en a d'autres, comme celles de la peau, que l'on ne peut voir, mais que l'on perçoit par l'odorat. Il y a aussi des sécrétions et émanations que l'on ne peut ni toucher, ni voir, ni sentir, mais qui n'en sont pas moins matérielles. Une des plus communes parmi ces dernières est l'acide carbonique, qui est, comme on le sait, un gaz des plus délétères.

Mais il y a encore des émanations de principes constitutifs de l'homme qui sont beaucoup plus subtiles que les gaz invisibles, et bien que plus actives, plus puissantes qu'eux, elles ne peuvent se reconnaître ni par les yeux ni par l'odorat, mais seulement par le sens interne nommé seconde vue. Des doigts, des yeux et d'autres parties du corps de chacun de nous, il s'écoule sans cesse un fluide invisible qu'on a nommé fluide magnétique, et dont les qualités peuvent être extrêmement nuisibles aux organisations sensitives quand il provient d'une personne de sentiments bas, vulgaires et égoïstes. Nul de nous ne permettrait à qui que ce fût de salir les mets que nous mangeons; combien doivent donc être dégoûtantes pour un sensitif, si invisibles qu'elles soient, les émanations impures d'un homme à sentiments animaux!

Les gens clairvoyants peuvent les voir ces émanations, et voici comme ils sont unanimes à les décrire : sur le sommet de la tête, là où les facultés morales sont localisées, le fluide, chez les gens moraux, est d'une belle couleur blanche; au-dessus de la région des sentiments bienveillants la couleur prend une teinte verte. Derrière la tête, à la région des penchants personnels, la couleur est rouge et de teinte plus foncée à mesure qu'on descend; à la base de l'occiput, c'est comme un nuage foncé ou même noir. L'intensité de ces couleurs varie avec l'intensité des désirs de l'individu. Chez les personnes à mauvaises dispositions, les émanations foncées prédominent; chez celles bien disposées, au contraire, ce sont les couleurs claires.

De semblables émanations magnétiques s'écoulent aussi continuellement des autres parties du corps; chassées par une impulsion de force variable. Dans un repas pris en commun, elles se déversent en partie sur nos plats, nous les absorbons avec notre nourriture qui s'en imprègne et nous les faisons de la sorte passer dans notre organisme. Ainsi quand vous mangez avec quelqu'un, vous vous nourrissez d'une partie de son corps, et il se nourrit d'une partie du vôtre, de sorte que les émanations magnétiques se transmettent d'un corps à l'autre.

Ce qui vient d'être dit du repas s'applique encore au sommeil en commun. Quand deux ou plusieurs personnes dorment ensemble, dans le même lit ou dans la même chambre, elles inhalent réciproquement leurs émanations. D'ailleurs une personne qui dort ne peut se rendre positive, c'est-à-dire repousser par l'exercice de sa volonté les influences magnétiques étrangères; elle est, au contraire, dans un état plus passif et plus susceptible que lorsqu'elle est éveillée; la proximité d'une personne impure est donc plus dangereuse encore pendant le sommeil que pendant la veille.

Il y a bien d'autres motifs pour éviter de manger et de dormir en présence de personnes physiquement ou moralement impures, mais les précédentes sont d'une application universelle, et par conséquent suffisantes, pour prouver que le repas ou le sommeil en compagnie d'étrangers n'est pas à recommander.

Du reste, si le repas et le sommeil sont des nécessités de notre nature, on ne voit pas quelle utilité il y a à ce que les autres soient invités à être témoins de semblables exhibitions[1]. L'acte d'introduire sa nourriture dans la bouche, celui de la mastication et de l'insalivation ne sont en eux-mêmes ni beaux ni gràcieux; ils ne sont pas faits non plus pour accroître l'influence de la parole ou faciliter la conversation. Des natures basses, qui se réjouissent de la satisfaction des appétits animaux, peuvent trouver grand plaisir à les contenter en public ou en compagnie; mais le sage qui mange pour vivre au lieu de vivre pour manger, préfèrera consacrer le moins de temps possible aux nécessités de son corps. Il ne trouvera pas de mal, sans doute, dans un repas pris avec des amis sympathiques, mais il n'en sentira pas non plus la nécessité.

[1] Il est clair que l'auteur n'atteint pas ici les repas de famille, qui, au contraire, peuvent emprunter une valeur toute particulière aux considérations précédentes.

(*Note du traducteur.*)

Toutefois, ceux qui ne recherchent pas le développement immédiat de leurs facultés supérieures n'ont pas besoin de se priver d'un repas ou du sommeil dans une compagnie de leur choix ; mais ceux qui veulent se rapprocher le plus de Boudha, se trouveront bien de ces injonctions du Maître ; sa doctrine morale est basée sur des principes scientifiques et réels.

UN BOUDHISTE.

Traduit du *Theosophist* de mars 1885, page 124.

II

Extrait d'une conférence faite à Madras.

par M.S. GEORGES LANE FOX, de Londres.

L'objet de la théosophie est la formation de l'unité, de l'assistance mutuelle entre toutes les races humaines ; elle veut rendre les peuples de différentes nationalités capables de coopérer au bien commun, et les réunir dans une œuvre qu'il faudra bien que l'humanité accomplisse tôt ou tard... Les méthodes que la société propose, bien qu'elles ne soient pas encore complètement adoptées, sont des méthodes de conciliation.

Il y a toujours eu des tentatives d'échanges d'idées entre les différentes sectes. Et, quand ces échanges se sont faits de plus en plus, elles ont trouvé que les bases fondamentales de leurs idées étaient uniques, et que ce fondement commun était la théosophie. On suppose communément que la théosophie est une secte ; c'est à tort ; elle comprend réellement dans son sein des membres de toute variété de croyances. Quand ils se sont trouvés réunis dans un but commun, leurs différents penchants religieux ont disparu et ils ont compris que ce qu'ils avaient considéré comme la partie vitale de leurs religions n'en était que l'enveloppe...

Quelques hommes d'un développement extraordinaire possèdent actuellement des facultés que n'ont pas les autres. Une des causes de la société théosophique est la constatation de l'existence actuelle de ces facultés chez des hommes vivants. Ces étranges croissances (pour ainsi dire) de la nature humaine sont depuis très longtemps dans la croyance du peuple Indien, mais jusqu'à ces temps-ci, elles n'étaient pas soupçonnées dans l'Occident, cependant la possibilité de leur développement a commencé à occuper les penseurs occidentaux.

Quand cette faculté nouvelle (faculté intuitive ou perception spirituelle) a été cultivée convenablement, elle devient un pouvoir réel possible à utiliser et bien plus utile que les facultés déjà développées chez nous.

C'est par ce pouvoir qu'ont été faites les investigations de la théosophie ésotérique... Elle a existé de tous temps, mais elle est généralement cachée à la curiosité publique par la simple raison qu'elle était au-dessus de sa portée. On supposait qu'elle renfermait une grande quantité de secrets et que le secret était imposé par ceux qui en étaient gardiens afin de priver le public de ses avantages. Il n'en était rien... Sachant que le monde n'était pas en état de comprendre dans toute sa lumière la plénitude de cette doctrine, ces gardiens n'ont pas entrepris la tâche inutile de l'expliquer au public général. Mais récemment, grâce au développement qui s'est effectué dans une certaine portion du public, ils ont désiré faire quelques efforts pour éclairer le public en général, et cet éclaircissement a été simplement une phrase de la théosophie. Ils ont essayé d'abaisser le voile de la *Maya* (illusion) qui cache les pensées des hommes les plus développés, et de rendre ceux-ci capables de *voir dans leur lumière véritable quelques-uns de phénomènes* devenus déjà familiers.

Traduit du supplément au *Theosophist* de mai 1884.

par Ch. F. BARLET.

(1) M. Georgos Lane Fox, membre de plusieurs sociétés savantes, est très connu comme électricien expert. Il alla dans l'Inde pour se renseigner sur la *Société théosophique* et s'en fit recevoir membre.

QUESTIONS SOCIALES

Un projet d'arbitrage international

La société de la paix et de l'arbitrage international a adressé à l'acceptation de diverses sociétés de la paix le projet d'adresse ci-dessous auquel nous adhérons pleinement. Les sociétés anglaises ont également adhéré à ce projet. Bien que toutes les signatures d'adhésion n'aient pas encore été données, nous croyons cependant pouvoir le publier, les jour-

naux anglais l'ayant déjà porté à la connaissance de leurs lecteurs.

Paris, octobre 1886.

A M. le Président de la République française.

Monsieur le Président,

Les sociétés de la paix et de l'arbitrage international, représentées par les soussignés, ont l'honneur de vous soumettre la proposition suivante, dont elles envoient en même temps une ampliation à M. le Président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères.

Exposé des motifs

L'Europe entière gémit sous le poids d'armements énormes et dans la perspective de conflits formidables qui rappellent ces temps de barbarie, où les nations, se ruant les unes contre les autres, accomplissaient d'immenses destructions d'hommes.

Une telle rétrogradation vers le vandalisme et le tartarisme est inconcevable après nos grands XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles, après les prodigieuses découvertes de la science ; au sein des créations colossales de l'industrie qui solidarisent les intérêts des peuples, en même temps que le progrès des vérités morales et sociales assimile chaque jour davantage leurs idées et leurs mœurs.

Les maux que causent fatalement un tel état de choses, sont connus de vous, Monsieur le Président, et vos ministres ne les ignorent pas ; aussi, nous nous bornons à en rappeler l'énumération sommaire :

Ces maux sont :

La ruine des populations ;

Le massacre des hommes, la dévastation des villes et des campagnes ;

La destruction des richesses accumulées pendant la paix ;

L'étouffement des libertés civiques ;

L'accumulation des impôts écrasants pour le peuple ;

Le retard dans l'établissement des institutions nécessaires aux masses.

Enfin, comme conséquence de toutes ces causes réunies, les souffrances, les misères des populations laborieuses et, par suite, les périls de subversion politique et sociale.

Votre haute intelligence, Monsieur le Président, est trop pénétrée de ces vérités pour que nous insistions plus longtemps sur les développements qu'elle comportent et sur les *desiderata* qu'elles soulèvent.

Vous aussi, vous avez eu, comme nous, vos heures de méditations générales et vous avez aspiré à voir s'ouvrir une époque où la paix, l'unité, l'harmonie des efforts créateurs et régénérateurs entre les peuples, passeront du champ des aspirations généreuses dans la sphère des puissantes réalités.

Pour préparer cette époque, Monsieur le Président, quel est le moyen préalable qui se présente à l'esprit? C'est le moyen qui, par la nature des choses, préexiste et conduit à toute création : — Une grande et féconde étude préliminaire, un grand concert de pensée et d'élaboration, à établir entre les intelligences les plus éminentes des différentes nations, sous les auspices des gouvernements.

On crée des comités sans nombre pour étudier les moyens de destruction et de massacre, et ces comités aboutissent à fournir les inventions qu'on leur demande.

Pourquoi n'en créerait-on pas aussi pour étudier les moyens permanents et durables de pacification, d'unité, de justice internationale?

Est-il, à quelque point de vue que ce soit, une question plus digne d'être mise à l'étude ?

Est-il une initiative qui puisse honorer et grandir davantage aux yeux du monde, la France, la République et votre nom dans l'histoire ?

Ce que nous demandons, loin d'être en dehors des données du temps et de l'expérience, rentre au contraire pleinement dans les aspirations de notre époque, et succédera à de nombreux précédents : — Arbitrages multiples mettant fin à des commencements de conflits ; — Conventions postales, télégraphiques, monétaires ; — Règlement européen en dernier lieu pour le Congo et l'Afrique centrale ; — tout, jusqu'aux Expositions internationales, constitue des precédents d'une autorité irrécusable pour la mesure que nous avons l'honneur de vous proposer.

Proposition.

En conséquence, nous vous prions, Monsieur le Président,

De vouloir bien décréter la formation d'une Commission auprès de votre Ministre des Affaires Étrangères et sous sa présidence, à laquelle vous appelleriez les notabilités les plus hautes et les plus universellement respectées.

Cette Commission aurait pour objet :

1° D'étudier les moyens pratiques, qui pourraient substituer parmi les peuples civilisés l'état de paix générale et perpétuelle, à l'état de guerre éventuelle, de paix armée ;

2° De se concerter, pour cette étude, avec des commissions semblables que vous inviteriez les autres gouvernements à former auprès d'eux en vue du même but.

Une longue étude des questions qui se rattachent à la paix générale nous a tous convaincus que ces questions ne sont nullement

insolubles, comme le suppose un préjugé trop répandu.

L'organisation de la Paix européenne peut être établie aussi pratiquement que l'ont été les percements d'isthmes, les réseaux des voies ferrées et les réseaux télégraphiques.

Les signataires de la présente pétition sont prêts, Monsieur le Président, à se rendre auprès de vous, si vous voulez bien les faire appeler, et à s'appuyer en tout dans les efforts auxquels ils se consacrent, sur les lumières de votre haute expérience.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de notre respect,

Pour le Comité de Paris de la Fédération internationale de l'arbitrage et de la Paix,

Le Président,
HIPPOLYTE DESTREM.

Le Secrétaire général
A. DESMOULINS.

Le Secrétaire adjoint,
GASTON MORIN.

(*Le Devoir.*)

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Le Libre Arbitre

(*Suite*).

Dieu, l'Eternel, le Saint béni soit-il, n'eut jamais de commencement ni fin. Cela est le premier de tous les axiomes. Il est celui qui fut, qui est, et qui sera toujours.

Nous empruntons au *Shasta-Bad*, le plus ancien des livres sacrés de l'Inde, un extrait de la théologie primitive que les Mages professaient dans leurs écoles secrètes. Ce dogme est d'une grande pureté et le plus ancien connu.

« Dieu est un, créateur de tout, sphère universelle, sans commencement, sans fin. Dieu gouverne tout par une providence générale et par des lois immuables. Ne cherche point l'essence et la nature de l'Eternel qui est un, indivisible, ineffable : ta recherche serait vaine et coupable. C'est assez que, jour par jour, et nuit par nuit, tu adores son pouvoir, sa sagesse, sa bonté, dans ses ouvrages. Lorsque Dieu existait seul, et que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer l'Univers. Il créa d'abord le Temps, ensuite l'Eau et la Terre ; puis du mélange des cinq éléments, c'est-à-dire de la Terre, de l'Eau, du Feu, de l'Air et de la Lumière il forma les différents corps, et leur donna la terre pour base. Il fit ce globe que nous habitons, en forme ovale (comme un œuf). Il voulut ensuite, dans la plénitude du temps, communiquer de son être et de sa splendeur à des être capables de le sentir. Ces êtres n'étaient pas encore : l'Eternel voulut, et ils furent. »

Dieu a toujours été, cela est hors de page par excès d'évidence. Ce que nous nous proposons, c'est d'essayer d'expliquer les manifestations de sa vie.

Dieu est Substance pure contenant en soi-Pensée, Puissance et Volonté : Dieu le PÈRE ; mais androgyne, c'est-à-dire Père et Mère en même temps. Il voulut se manifester, et il se manifesta.

Mais dans tout acte, quel qu'il soit (c'est une Loi), il faut un intermédiaire à celui qui l'accomplit [1]. Dieu fit sortir par engendrement de son essence androgyne le FILS, pour rendre visibles les êtres qui étaient en exister : Le Verbe, par qui se manifeste l'action divine et se fait toute la Création.

Enfin de Lui-Même, Père et Fils, procéda L'ESPRIT SAINT : la Pensée répandue dans tout l'Univers, l'Intelligence pure qui vient au secours de tout ce qui vit, la Science, la Sagesse et la Raison.

Et voilà la SAINTE TRINITÉ.

Et ce ne sont pas là trois personnes en Dieu, comme on le dit à tort, mais bien trois *Principes d'opération* qui cependant ne font qu'UN, de la même manière que, dans l'atmosphère qui nous enveloppe, la vapeur d'eau, l'oxygène et l'azote, qui sont trois ne font cependant qu'un.

Et, si l'on veut se rappeler que la science moderne à démontré (voir à ce sujet les *origines de l'Alchimie* par Berthelot) l'unité de la matière, on rendra l'image plus fidèle en concevant qu'azote, oxygène et vapeur d'eau sont nés de la même substance unique originelle.

Et cette sainte Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit tira de son sein la Substance

[1] Entre le cheval et la voiture il faut les traits. Entre l'artiste et la statue il faut le burin. Entre l'œuvre et la pensée il faut l'instrument.

pure (le Quaternaire de Pausanias) d'où devaient sortir toutes les Formes et tous les Êtres. C'est la divine *Maïa* des Hindous, la *Vénus* des Grecs nageant au sein des eaux d'où émerge la Vie par elle, c'est la *Vierge Marie* des occidentaux qui donne la substance à tout ce qui existe *et qui s'est manifestée à l'état de pureté parfaite dans la mère du Christ.* C'est la Sagesse créée, n'étant pas Dieu, mais manifestant les splendeurs et les merveilles de la Science et de la Puissance de Dieu dans toute la Nature naturée.

Un exemple, emprunté au monde matériel qui nous entoure, bien que forcément choisi dans un plan tout à fait inférieur, nous aidera cependant à fixer nos idées et facilitera l'intelligence du grand mystère que nous essayons de tirer des ténèbres.

Voyez ce nuage au ciel composé de vapeur d'eau et tenu en suspension dans l'atmosphère par une certaine quantité de chaleur latente qu'il contient dans son sein : voilà le Père. Qu'un peu de chaleur s'en aille et il se transforme immédiatement en eau, voilà le Fils. Le Saint-Esprit sera le calorique qui de latent est devenu libre et s'évapore en se répandant partout. Poursuivons toutes les phases du phénomène et voilà le quaternaire de Pausanias, la Substance pure, qui va poindre à nos yeux sous l'aspect de la glace, et dans laquelle un artiste quelconque pourra maintenant tailler toutes les formes à son aise.

Certes l'exemple est vulgaire, mais il explique un peu ce que nous voulons faire comprendre.

*
* *

Mais comment se fit la Création? Qui de nous le saurait dire?

Voilà ce que nous raconteront les tablettes d'Hénoch et le Sohar :

La Création fut faite en partie double.

En Haut les Anges avec tous les apanages royaux de la Science et du Pouvoir, mais doués du plus terrible des bienfaits : ils étaient libres. Ils etaient libres de faire le bien ou le mal ; ils étaient libres de devenir orgueilleux et de se révolter, libres d'être jaloux et méchants, libres de tomber ou de rester et vivre heureux dans leur Eden.

L'Eternel, dans sa prescience divine, savait bien que beaucoup tomberaient, il devait donc réserver à ceux-là les moyens de se réhabiliter et de remonter dans les shpères du Paradis perdu. De là la création d'En Bas.

En Bas, il créa les mondes inférieurs habités par les Esprits élémentaires, ignorants et simples, portant en soi la puissance de vie et chargés du développement de la nature inférieure : minérale, végétale et animale. Ces mondes *matériels*, en opposition aux mondes *divins*, devaient servir de champ de labeur à la création montante sous l'œil protecteur et bienveillant des Œlohim, des Dieux institués par l'Eternel comme les ministres de sa Puissance et de sa Volonté.

Mais revenons à la création d'En Haut pour reprendre ensuite celle d'En Bas et l'analyser plus tard à son tour.

Ce que l'Eternel avait prévu arriva. Les Anges furent pris d'orgueil et l'un d'eux, qui en était pétri jusqu'aux entrailles, se croyant aussi puissant et fort que son créateur lui-même, leva l'étendard de la révolte. Ce fut Satan, qui entraîna dans sa révolte et dans sa chute des phalanges entières d'Anges également aveuglés par un orgueil né d'une puissance énorme qu'ils possédaient, mais qui cependant n'était rien auprès de celle de l'Eternel et du Tout-Puissant. Tous furent punis, comme cela devait être évidemment, et précipités aux Enfers, c'est-à-dire dans les mondes ténébreux où, jouissant toujours de l'apanage royal de leur libre arbitre, ils constituèrent le Royaume des Ténèbres sous les ordres de leur puissant et terrible chef, Satan, le roi des Anges déchus. Libres qu'ils sont encore et toujours, les récalcitrants sont jaloux de ceux d'entre eux qui se repentent, ils les poursuivent partout de leur haine, entravant leurs projets et leurs bonnes résolutions, barrant enfin le chemin de leur réhabilitation et de leur réintégration dans leurs droits d'Anges de lumière et d'amour. Aussi est-il bien vrai de dire à tous ceux qui veulent s'élever : *la Vérité est aux Ames sans peur, le Ciel aux Esprits violents.*

Satan et ses cohortes peuvent opérer sur tous les globes.

Voyons maintenant la création d'en bas.

Sur ces globes de la nature inférieure où travaillent, se développent et grandissent les esprits élémentaires, est-ce Dieu lui-même qui veille et qui gouverne? Non. C'est l'Œlohim, vrai dieu tout-puissant dans cette nature matérielle et à qui le Créateur a délégué ses pouvoirs.

Mais cette haute délégation fut faite à trois conditions : c'est que l'homme-œlohim serait en même temps Prêtre, Roi et Juge : prêtre en offrant à Dieu chaque jour son tribut d'hommage et de reconnaissance ; roi en dirigeant avec Science, Sagesse et Art le royaume des Esprits élémentaires commis à sa surveillance et à ses soins ; juge en punissant le mal et récompensant le bien avec la balance de la Justice à la main.

Si l'œlohim eût toujours fait son devoir, s'il n'eût jamais failli à sa mission providentielle, toute la création des Élémentaires eût accompli sans peine son ascension vers les plaines éthérées des mondes divins. Mais lui aussi tenait dans

ses mains l'arme à double tranchant du libre-arbitre. Il faillit à sa tâche et tomba, lui et tout le royaume des Êtres confiés à sa charge; et l'Homme, déchu de sa grandeur et de sa vertu premières, est maintenant la victime de toutes les forces aveugles de la Nature qu'il ne sait plus vaincre et dominer, et avec lui toute l'animalité souffre d'une corruption qui n'est pas la sienne. Car le Roi et le Royaume sont deux entités solidaires ; les crimes de l'un rejaillissent et se répercutent en l'autre, et réciproquement. Mais comment se fit cette dégradation ? Le voici, disent le *Sohar* et les tablettes d'Hénoch.

Comme Dieu, l'œlohim était androgyne, et c'était par une vertu particulière à son être qu'il créait, comme Dieu lui-même, et faisait passer les Esprits élémentaires enfermés dans la pierre, dans la plante ou l'animal, à l'état d'Hommes comme lui. Œlohim est un mot hébreu qui veut dire : Elle, Lui et Eux. L'œlohim donnait à l'Elémentaire le germe androgyne de la corporéïté humaine, pour que de là il put s'élever sur tous les degrés de l'échelle conduisant à l'Empyrée céleste, pour y partager la gloire et la puissance des Anges dans les splendides et merveilleux domaines de Dieu.

La faute qui dégrada les Anges et créa le royaume de Satan fut la même qui dégrada l'œlohim : l'orgueil.

Grisé par sa puissance et la grandeur de ses œuvres, l'homme-œlohim oublia qu'il avait un Maître auquel il devait rapporter tous ses actes : l'Éternel; qu'il devait apprendre à le connaître et l'aimer à ceux dont il avait la gouverne. Il se crut Dieu lui-même. Dès lors tout périclita dans ses mains.

Alors il comprit la pente fatale qui l'entraînait vers l'abîme ; il implora son Créateur et lui demanda son aide. Et c'est alors que Dieu opéra le grand mystère de la séparation des deux sexes, œuvre pour laquelle il fit tomber Adam dans le sommeil de l'extase : « Et « l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil « sur Adam, et il s'endormit; et Dieu prit une « de ses côtes, et il resserra la chair à la place.

« Et l'Eternel Dieu forma une femme de la « côte qu'il avait prise d'Adam, et la fit venir « vers Adam. » [*Genèse*, II, 21 et 22.]

La première chute de l'œlohim était accomplie. Il n'était plus semblable à Dieu, l'Androgyne divin en même temps Père et Mère.

Avant cette première faute l'Homme se suffisait à lui-même comme son créateur, car il avait toutes ses facultés renfermées en lui d'une manière indivisible ; il pouvait engendrer lui-même des Etres semblables à lui destinés à la mission d'élever comme lui les Esprits de la Nature inférieure sortant de l'animalité pour un degré supérieur. En un mot l'Homme était un *hermaphrodite spirituel.* Sa faute lui valut d'être divisé en deux moitiés se distinguant non seulement par leur enveloppe extérieure, mais aussi par les qualités de l'âme et de l'esprit. L'intelligence et l'admiration restèrent le partage de l'homme ; l'amour et l'adoration celui de la femme. Mais la faiblesse de chaque moitié dès lors fut telle qu'elle ne put trouver de remède que dans le mariage. Le mariage a pour but de *rediviniser* la nature humaine en réunissant les facultés réparties entre les deux sexes.

Un jour ces deux sexes, unis de nouveau dans leur vertu première et dans leur gloire, ne feront plus, comme auparavant, qu'un seul Etre. C'est cette réintégration de l'être androgyne qui, dans le symbolisme des Mages et des Initiés, est représentée par l'Étoile flamboyante ou Pentagramme [1], formée par deux triangles entrelacés et fondus l'un dans l'autre et indiquant hiérogrammatiquement les deux moitiés de l'Etre de nouveau réunies et confondues par l'amour, sous l'œil de Dieu. C'est seulement sous cette forme d'Etoile flamboyante que notre Esprit recommence à rayonner vers le ciel et à y renouveler à chaque instant son être.

Mais ce n'est pas tout. D'après le *Sohar*, toute la Nature souffre de la faute originelle. Tombée avec nous et par nous, elle ne se relèvera qu'avec nous. Car non seulement notre Terre, mais l'Univers tout entier est un corps animé, vivant et sensible. La souffrance de la Terre, par suite de la chute de son Dieu, qui était l'Homme, n'est pas une simple métaphore, mais une réalité dans la plus pure acception de ce mot. Privée de ses vertus, elle est tombée dans un sommeil de mort, et son état de somnambulisme et de malaise se communique à notre âme quand celle-ci ne prend pas soin de se tenir éveillée par la pensée et ses efforts de régénération. C'est grâce à ce somnambulisme de la nature autour de nous, que les facultés malfaisantes de l'homme et ses instincts pervers trouvent une résistance qui les empêche de faire explosion. Mais, si déchue que soit cette Nature, elle est encore notre mère et notre consolation dans nos peines. Ceux qui veulent se laisser bercer sur son sein trouvent toujours auprès d'elle le baume qui calme les désirs et les passions désordonnées, l'ordre et la sérénité pour leur esprit troublé. Dans l'atmosphère infecte des villes on ne trouve que le vice et le crime et tout ce qui naît de la fermentation impure des passions et de la perversité humaine. Au sein de la Nature on entre en communication plus intime avec l'âme de la Terre, et les regards s'élèvent plus facilement vers une sphère plus haute et plus pure.

[1] On peut voir le dessin de ce Pentagramme sur la couverture de la *Revue*.

*
* *

L'existence de l'homme hermaphrodite est une conséquence de l'existence même de l'œlohim qui, étant androgyne, c'est à-dire doué des deux sexes, créait sur la Terre des êtres semblables à lui comme l'Eternel lui-même avait créé l'œlohim androgyne comme lui. Cette existence des êtres hermaphrodites est d'ailleurs un fait bien connu et qu'on ne peut nier. La science de nos jours l'a constatée dans le règne végétal où elle distingue parmi les plantes les *monoïques* et les *dioïques* ; elle l'a constaté également dans les bas degrés de l'échelle animale. L'Histoire nous l'affirme à son tour dans la haute animalité et dans l'homme. En Orient, en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, on voit dans les cosmogonies de ces nations le premier homme hermaphrodite. Cet homme, le prêtre phénicien Sanchoniaton l'appelle *Zophésamin* et compare sa figure à un œuf. Platon, dans son *Banquet*, parle aussi très clairement de cette antique tradition. « Jadis, dit-il par la bouche d'Aristophane, la nature humaine était bien différente de ce qu'elle est maintenant. Au commencement, il y avait trois espèces d'hommes, non deux comme aujourd'hui, mâle et femelle, mais encore une troisième composée de ces deux sexes. Le nom seul de cette espèce est resté ; elle-même a péri. Il y avait donc alors un androgyne d'apparence et de nom, qui réunissait le sexe mâle et le sexe femelle. Il n'existe plus et son nom est un opprobre. Puis tous les hommes présentaient la forme ronde ; ils avaient le dos et les côtés rangés en cercle, quatre bras, quatre jambes, deux visages supportés par un cou arrondi et parfaitement semblable ; une seule tête qui réunissait ces deux visages opposés l'un à l'autre ; quatre oreilles, deux organes de la génération, et le reste dans la même proportion. L'androgyne marchait tout droit, comme nous, sans avoir besoin de se tourner pour prendre tous les chemins qu'il voulait. Quand il voulait aller plus vite, il s'appuyait successivement sur ses huit membres et s'avançait rapidement par un mouvement circulaire, comme ceux qui, les pieds en l'air, font la roue. . Ils étaient redoutables par leur force corporelle et par leur courage, ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux... Zeus examina avec les dieux ce qu'il y avait à faire; ils hésitaient. Les dieux ne voulaient pas anéantir les hommes, comme autrefois les géants, en les foudroyant, car alors le culte et les sacrifices que les hommes leur offraient auraient disparu ; d'autre prat, ils ne pouvaient souffrir une telle insolence ».

Dans la mythologie grecque on voit Zeus, ou Jupiter, séparer l'hermaphrodite en deux et Apollon achever de perfectionner son œuvre. Dans la cosmogonie babylonienne de Bérose on voit également des hommes à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme, sur un seul corps et avec les deux sexes en même temps, et il est admis que, parmi les êtres vivants du chaos, ce sont bien des androgynes qui ont précédé l'humanité actuelle. De même, dans la *Genèse*, on constate encore que le premier homme de la cosmogonie des Hébreux est un androgyne, comme dans Bérose et dans Platon, dont les deux moitiés n'ont été séparées en homme et en femme que par une opération postérieure de leur démiurge ou puissance organisatrice et productive. Le premier récit de la création (*Genèse* I, 27) dit en propres termes en parlant d'Adam, qu'Œlohim « les créa mâle et femelle » et il ne dit pas : « créa *le* mâle et *la* femelle ».

Il est donc bien certain qu'Adam était androgyne. Nous répétons ici le récit de la formation de la Femme tirée du corps de l'Homme :

« *Jahveh-œlohim fit tomber l'homme dans un profond assoupissement, et il s'endormit ; il prit ensuite un de ses côtés dont il remplit la place par d'autre chair.*

« *Jahveh-œlohim forma en femme le côté qu'il avait pris de l'homme et l'amena à l'homme.*

« *L'homme dit alors : Voici l'os de mes os et la chair de ma chair ; que celle-ci soit appelée* ISCHA (hommesse) *puisqu'elle a été prise de* ISCH (homme) ».

On voit qu'il faut absolument traduire par *côté* le mot hébreu que jusqu'ici les traducteurs ont rendu par *côte*. Et alors on voit qu'Adam n'est autre chose que l'androgyne de Bérose et de Platon [1].

*
* *

Voilà donc une première chute. Celle-là c'est à Adam que nous la devons et c'est l'orgueil qui lui fit commettre la faute et subir la dégradation.

Mais il y eut une autre chute. Celle-là fut la conséquence de la désobéissance d'Eve et elle eut ce triste résultat que, depuis, la femme enfante dans la douleur. La punition n'affecta pas Eve seule, mais toutes les femmes, car : de même que l'Univers est un TOUT SOLIDAIRE où tout se répercute et se répond, les Astres, les Humanités et les choses, de même la FEMME est un être collectif et toute corruption de l'une affecte la communauté tout entière. Ici nous allons laisser parler la Révélation.

— Dieu, donc, en présence du repentir

[1] Ces renseignements sont empruntés à M. Jules Soury. On pourra lire avec fruit le *Traité des Berakoth*, du *Talmud* de Jérusalem et du *Talmud* de Babylone, traduit par Moïse Schwab, ainsi que le *Guide des Egarés* de Moïse ben Maimoun traduit par Munck.

d'Adam, exauça son vœu. Un sommeil extatique tomba sur lui et Dieu divisa en lui le principe féminin et avec lui fit une compagne à Adam.

Et ceci nous révèle bien quelle est la vraie destinée de la femme ; elle n'est ni la servante, ni l'esclave de l'homme, ni son associée, elle est *son complément*, un autre lui-même. Elle est un avec l'homme, *une même chair*, nous dit Jésus.

Adam avait évité par là les suites de sa faute. Il avait péché vis-à-vis des lois de Dieu dans l'ascension des Esprits élementaires, mais une autre chute attendait le couple humain dans l'Eden. Adam et Eve étaient des Esprits revêtus de la nature humaine, et, en outre de leur titre de PROCRÉATEURS, ils devaient offrir aux Esprits rebelles, mais repentants, le moyen de faire leur expiation par la loi de la génération *suivie suivant les Lois de Dieu*.

C'est ici où Eve se laissa tromper. Au lieu de recevoir et d'accepter du Ciel la connaissance de la génération, afin que les Esprits repentants pussent par elle se revêtir de la nature humaine, *selon les Lois divines*, Eve accepta de recevoir cette science de Satan lui-même, de Samaël, lequel n'avait point eu de repentir après la révolte angélique. Samaël donc apprit à Eve, en s'unissant avec Lilith, un autre Esprit du mal révolté et non repentant, comment elle devait s'unir à Adam. Eve proposa à Adam ce mode contraire aux lois divines, et celui-ci ayant accepté, la seconde chute fut accomplie.

Adam avait fait sa première chute avant la formation d'Eve, dans son état d'androgyne, à l'occasion de ses droits de Procréateur qui lui avaient été *délégués* à l'effet de faire monter les Esprits élémentaires ; les deux premiers Esprits revêtus de la nature humaine après la formation d'Eve firent ensemble une seconde chute a l'occasion de la loi de génération qu'ils apprirent du chef des révoltés contre Dieu. Ils imitèrent Satan, dit en Esprit Samaël, qui s'unit avec Lilith, laquelle était dans cette leçon comme son épouse.

Voilà la chute. Il faut maintenant, pour que la réhabilitation se fasse, que l'Homme et la Femme redeviennent UN comme par le passé. Il faut qu'ils réalisent le symbole de l'ÉTOILE FLAMBOYANTE (représentée en dessein sur la couverture de la *Revue*), c'est-à-dire, qu'ils rentrent dans l'état où Dieu a destiné la nature humaine. Il faut que la femme et l'homme soient si bien unis que, dans cet état de pur Amour selon Dieu, ils forment la lettre A, entrelacée de telle sorte sur le *Tétragrammaton* que cet A, qui signifie Amour, apparaisse à l'œil de quelque côté qu'il regarde. Si Dieu les voit d'en Haut, ils sont deux en un seul, et alors leur victoire est assurée, ils sont entrés dans la lumière. Si les Êtres des mondes inférieurs les voient d'en bas, ils aperçoivent deux êtres, mais si unis par l'Amour qu'ils ne peuvent les distinguer, tout en eux étant flamboyant. Si les Êtres des mondes qui circulent dans l'espace, les voient formant un des pans de l'Etoile Flamboyante, ils les voient toujours dans l'Amour, car l'angle rentrant de chacun des cinq pans forme encore un A, Amour lumineux.

Ainsi se trouve réparée la chute, réparée selon la Loi de la génération des Esprits qui doivent être revêtus de la nature humaine. Dans ces conditions, les Esprits peuvent venir sur la Terre pour être des Procréateurs, et afin de faire monter de degré en degré, de règne en règne, les Esprits élémentaires de toute la Création. Il peut y avoir alors sur la Terre de véritables Adams, tel qu'Adam était avant sa chute première, lesquels réaliseront les paroles de saint Paul : *Toutes les créatures des divers règnes attendent la manifestation des enfants de Dieu.*

Mais Adam ayant été divisé dans son principe actif et passif, le droit divin de Procréateur ne saurait être exercé par un seul des époux, mais par les époux unis par l'amour et formant ainsi l'Etoile Flamboyante, ce qui est la vraie signification de l'étoile à cinq pans formant l'etoile du Pentacle. Voilà le sens profond de ce mystérieux SYMBOLE, qui constitue le centre du Pentacle flamboyant. C'est là en effet le signe capital qui explique tous les autres signes.

Nous venons d'apprendre à connaître le vrai dessein de Dieu dans le plan de la création de la nature humaine : nous avons expliqué la double chute et sa parfaite réparation par l'expiation et par la science des choses de Dieu. L'Initié à cette superbe science divine, le Mage, retrouve tous les droits et il les exerce avec fidélité ; il devient Prêtre, Roi, Juge, et il rend à Dieu la gloire qui lui est due par toutes les créatures. Il peut remonter jusqu'à Dieu. Il est alors tout lumière, il est Christ, et en lui se vérifie cette parole des livres saints : « Je l'ai dit, vous êtes des Dieux ». Nous redevenons des Œlohims vis-à-vis des Esprits élémentaires. Nous sommes Rois parce que nous nous sommes fait un royaume ; mais nous sommes des Prêtres, car nous rendons à Dieu l'honneur et la gloire qui lui sont dus comme Créateur, dont nous n'avons eu qu'une délégation vis-à-vis des Esprits des trois règnes qui montent par nous à l'Hominalité.

*
* *

Voilà, en quelques mots, un aperçu de la création. L'Homme était un œlohim, un être puissant comme Dieu, créant comme lui et

servant à l'Eternel d'instrument dans ses œuvres, d'instrument intelligent et libre. Il tomba par orgueil d'abord, par faiblesse ensuite ; de là vinrent tous ses malheurs, dont il ne doit se prendre qu'à lui-même et à lui seul. Ajoutons que Dieu ne pouvait pas le créer sans lui donner le libre arbitre, sans lequel il n'eût été qu'une machine inerte et sans vie, le rouage inintelligent et morne d'une montre inutile.

Il faut s'apitoyer et gémir sur les souffrances et les douleurs de cette pauvre âme déchue. Rien de plus triste ni rien non plus qui doive nous donner plus à réfléchir. Mais l'heure de sa réintégration dans toute sa gloire et dans tous ses droits primordiaux va venir, l'expiation touche à sa fin, le flambeau de la Vérité éclaire enfin sa voie et voilà l'aurore d'une vie nouvelle qui se lève à l'horizon.

La délicieuse fable de Psyché, si fameuse et devenue si populaire, nous montre bien que l'antiquité connaissait le dogme de la chute et celui de la réhabilitation. Il faut lire dans Apulée (*L'Ane d'or*)[1], le seul écrivain de l'antiquité qui nous ait transmis cette allégorie mythologique, qu'il faut savoir approfondir et sous laquelle il faut retrouver toute la beauté religieuse du mythe et la vérité cachée sous le voile.

Cette fable si gracieuse et si pure de Psyché (*Ame*) est évidemment une emanation du Sohar, égarée et reproduite au milieu des dogmes de la philosophie antique. Ce palais, où l'Amour et Psyché vivent en si bonne intelligence, c'est le Paradis terrestre. L'Homme alors est androgyne et l'amour pur, celui des Anges, règne encore sur la terre et descend directement des sphères célestes. L'Ame, accomplissant son ministère de créatrice, est servie par les Esprits invisibles chargés de veiller à son bonheur et à son bien être. Mais le détrôné du ciel, Satan et ses haineuses phalanges, a l'œil fixé sur ce bonheur dont il est jaloux, et il organise, dans le royaume du mal, le plan qui doit faire sombrer Ève et sa vertu. Le démon tentateur et fallacieux se montre sous l'image des deux sœurs de Psyché, car Satan prend pour tenter la pauvrette tout ce qu'elle a de plus cher à son cœur et de plus propre à se faire écouter d'elle. Par leurs lèvres et leurs insidieux conseils, il lui inspire la soif funeste de connaître la vérité défendue, de manger du fruit de l'arbre de la science du mal. A la fausse clarté de la lumière diabolique représentée par la lampe, Psyché s'écarte de la voie divine en désobéissant, elle tombe par faiblesse et manque de volonté. A partir de ce moment la pauvre Psyché marche d'epreuves en épreuves et les plus dures expiations sont la punition de sa faute. Mais, comme au milieu de toutes ses tribulations la main de la Providence et sa Bonté se font voir !

Vénus, irritée contre Psyché, qui avait séduit son fils Cupidon, la poursuit partout de sa colère et la soumet a des travaux qui doivent la faire périr.

« Ah ! je vais bien voir à quoi tu es bonne, toi qui sais si bien te procurer des amants ! » Et elle lui donne à séparer chacune à part un monceau de graines de toutes sortes. Psyché reste consternée de stupeur devant cette tâche impossible et ne songe même pas à porter la main sur cet amas de semences inextricable et confus. Une fourmi vient à son aide qui prend en pitié la peine de l'épouse confuse, elle réunit toute la famille des fourmis et le soir la tâche était terminée. Vénus arrive le corps ceint de guirlandes de roses et répandant une odeur de baume. « Ce n'est pas toi, coquine ! ce ne sont pas tes mains qui ont accompli cet ouvrage ».

Dès que l'Aurore aux doigts de rose fut montée sur son char, Vénus appela Psyché et lui dit : « Vois-tu ce bois ? Il suit dans toute leur longueur les rives d'un fleuve aux eaux profondes, qui prend sa source dans le voisinage. Des brebis éclatantes et dont la toison brille de la couleur de l'or y paissent à l'aventure et sans gardien. Tu vas sur-le-champ te procurer, de quelque façon que ce soit, un flocon de laine de leur précieuse toison, et tu me l'apporteras. Telle est ma volonté ». Psyché court pour se précipiter contre les rochers du fleuve pour y trouver la mort, car ces brebis sont prises d'une rage brutale à l'aspect d'une forme humaine, mordent de leurs dents empoisonnées et déchirent de leurs cornes aiguës le téméraire qui se présente à elles. Mais du sein du fleuve un vert roseau lui parle avec de tendres paroles ; il lui indique le moyen de ramasser de la laine d'or sans se faire écharper.

Dès que Vénus la vit arriver elle fronça le sourcil : « On ne m'abuse pas, dit-elle, je reconnais encore ici le fait d'un conseiller perfide. Vois-tu sur cette haute montage un roc escarpé qui la domine ? De là s'échappe en flots noirâtres une source ténébreuse qui coule dans l'enceinte d'une vallée voisine pour se jeter ensuite dans les marais du Styx et alimenter les rauques courants du Cocyte. Eh bien, tu graviras jusque-là même ; tu iras tout à fait à l'endroit où la source commence à jaillir, tu puiseras de son onde glaciale, et tu en rempliras cette petite bouteille pour me la rapporter sur le champ ». A ces mots, elle lui remet un flacon de cristal poli, la menaçant des châtiments les plus terribles. Psyché court d'un pas rapide jusqu'au sommet de la montagne pour y trouver au moins le terme de sa dé-

[1] Œuvres d'Apulée. *Les Métamorphoses*, page 127 du premier volume. Traduction de Victor Bétolaud. Edition Garnier.

plorable existence. Mais le roc était d'une effroyable hauteur et l'on ne pouvait le gravir tant il était glissant et escarpé, et du creux des rochers on voyait s'élancer des dragons furieux, au cou allongé, aux yeux scintillant d'une flamme épouvantable. Et les eaux criaient à la pauvre Psyché : « Fuis ! fuis ! tu vas périr ! » La pauvrette s'affaissa d'effroi, accablée du poids du danger. Mais les souffrances de cette âme innocente n'échappèrent pas à l'œil puissant de la secourable Providence. Tout à coup le royal oiseau de Jupiter, l'aigle au vol audacieux, déploya ses ailes et vint s'abattre à ses côtés : « Simple comme vous l'êtes, dit-il à la jeune fille, et étrangère à de telles épreuves, espérez-vous pouvoir dérober même une goutte de cette source aussi terrible que sacrée? » Et il s'empare de son flacon, passe au milieu des dragons à la mâchoire armée de dents furieuses, et le rapporte rempli.

Vénus la voyant revenir lui dit avec un rire infernal : « Je crois que tu es une magicienne profondément versée dans la science des maléfices, mais voici, ma poulette, ce que tu vas faire pour moi. Prends cette boîte, dirige-toi jusqu'aux Enfers et va présenter cette boîte à Proserpine : Vénus, lui diras-tu, vous prie de lui envoyer un peu de votre beauté. Vas! et ne perds pas de temps ». Psyché sentit qu'elle touchait au terme de sa destinée. Descendre elle-même, de ses propres pieds, dans le Tartare et chez les Mânes !... Elle se dirige alors vers une grande tour du haut de laquelle elle veut se précipiter, trouvant que c'était, pour se rendre aux Enfers, la voie la moins pénible et la plus directe. Mais la tour eut pitié d'elle : « Pourquoi, pauvre petite, chercher la mort en vous précipitant? Si votre âme est une fois séparée de votre corps, elle ira bien au fond du Tartare, mais vous n'en pourrez plus revenir ». Et elle lui indique le soupirail par où l'air descend aux demeures de Pluton. « Mais ne vous avancez pas les mains vides; portez dans chacune des gâteaux de farine d'orge pétris avec du miel, et ayez deux pièces de monnaie dans votre bouche. Bientôt vous atteindrez un âne boiteux, chargé de fagots, avec son conducteur, boiteux semblablement. Passez votre chemin sans ouvrir la bouche. Arrivée au fleuve des Morts, au hideux Caron, vous donnerez une de vos pièces à titre de péage, mais il faudra que l'affreux vieillard la prenne lui-même de sa propre main dans votre bouche. Quand vous traverserez les ondes croupissantes, un vieillard mort, nageant à leur surface, élèvera vers vous ses mains putréfiées et vous priera de l'attirer à vous dans la barque. Passez sans pitié. Le fleuve passé, de vieilles filandières tissant de la toile vous prieront de leur prêter un peu les mains. Passez encore pour ne pas laisser tomber ces gâteaux, car alors, un seul des deux perdus, vous ne pourriez plus jamais revoir la lumière du jour. Ensuite vous verrez un chien énorme, à tête triple et gigantesque, monstre immense et formidable aux aboiements forcenés. Vous en charmerez la colère en lui jetant un de vos gâteaux et vous passerez outre. Puis vous irez droit à Proserpine qui vous recevra avec douceur et bienveillance. Elle vous offrira gracieusement de partager son excellent dîner, mais vous vous asseoirez à ses pieds et demanderez du pain noir. Alors, votre message auprès d'elle accompli, vous reviendrez en jetant au chien Cerbère votre second gâteau pour qu'il vous laisse passer de nouveau. Enfin vous donnerez votre seconde pièce à l'avare nocher de l'Achéron. Surtout, mais surtout, gardez-vous d'avoir l'envie d'ouvrir ou de regarder la boîte que vous porterez, ce trésor de beauté divine ». Psyché obéit et suivit de point en point les recommandations de la bienveillante tour, et accomplit enfin le message de Vénus auprès de Proserpine. Mais aussitôt qu'elle eut salué avec adoration la blanche lumière des cieux, une curiosité téméraire s'empare de son esprit. « Quoi, dit-elle, me voilà en possession de la beauté des déesses, et j'aurais la sottise de ne rien dérober, si peu que ce soit, pour moi! » Elle ouvre la boîte, de beauté il n'y avait ni peu ni prou, mais une vapeur léthargique s'exhale aussitôt de la boîte qui la couche endormie comme un cadavre sur la route.

Mais l'Amour qui se désolait de sa perte et cherchait partout son amante chérie la rencontre, il la touche de son aile et la réveille. « Oh ! malheureuse enfant, lui dit-il, voilà encore que la curiosité vient de causer pour la seconde fois, ta perte. Allons ! te voilà réveillée, accomplis bien vite ta commission, je veille désormais sur toi ». Et Psyché rapporte à Vénus le cadeau de Proserpine, pendant que Cupidon, dévoré d'un excès d'amour, traverse la voûte des cieux, arrive aux pieds de Jupiter et le supplie pour sa chère Psyché. Le maître du ciel et des Dieux convoque tous les Immortels : « Je veux ne plus laisser d'occasion à ce fol enfant de se faire chaque jour la fable de l'Univers, je veux l'enchaîner sous les lois de l'hymen ; il a fait choix d'une fille à laquelle il a ravi sa fleur, il faut qu'il l'épouse et jouisse à jamais de son affection ». Tournant alors le visage du côté de Vénus : « Et vous, ma fille, ne vous attristez pas. Ne craignez rien pour la haute noblesse de votre maison, le mariage sera bien légitime ; je m'en charge ». Aussitôt il ordonne à Mercure d'aller enlever Psyché et de l'amener dans les cieux. Lui présentant alors une coupe d'ambroisie : « Prends, Psyché, lui dit-il, et sois immortelle. Jamais Cupidon ne se dégagera des liens qui l'attachent à toi; je vous unis à jamais par les doux liens du mariage ».

A l'instant un magnifique repas de noce se présenta aux regards. Sur le lit d'honneur était couché le mari tenant Psyché dans ses bras ; de même Jupiter avec sa Junon ; puis ensuite tous les dieux dans leur ordre. Et le nectar, qui est le vin des Immortels, circulait dans les rangs des convives. Les Heures empourpraient la Société divine de roses et de fleurs parfumées, et les Muses faisaient entendre leurs chants délicieux. —

Telle est en quelques mots cette délicieuse légende. Nous n'avons pu résister au plaisir de la reproduire, en quelques mots, mais, c'est dans Apulée, dans son style simple et charmant, qu'il faut la lire. Il nous est impossible de ne pas voir dans ce ravissant mythe la preuve que l'Antiquité connaissait bien le dogme de la chute de l'âme et celui de sa réhabilitation dans les droits originaires de sa création.

*
* *

La vie tout entière de chacun de nous est contenue dans l'exercice de notre libre arbitre, et dans le respect de celui des autres. Le seul être qui aurait le droit de toucher à notre libre arbitre, ce serait Dieu ; Dieu lui-même ne se le permet pas. Dieu veut partout l'Ordre et le Bien, mais il ne peut les imposer à l'homme ; seulement, quand l'homme se met en contravention avec la Loi, il souffre, il est malheureux, et cela, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans la voie de l'Ordre et du Bien. L'homme n'existerait pas si Dieu le contraignait, en quoique ce soit, même à être heureux en agissant à sa place. Pour que l'homme existe, il faut qu'il soit libre. Il faut que ce qu'il conçoit, aime et veut, il le veuille, l'aime et le conçoive lui-même. Ce qui fait l'homme dans sa grandeur et sa sublimité, ce qui en fait réellement un être divin, c'est qu'il peut se créer lui-même dans l'Eternité en Sagesse et en Perfection. Les secours d'en Haut ne lui manqueront jamais.

Un bel exemple de libre arbitre que nous donne l'Histoire, c'est celui de la conversion de saint Augustin. L'on est profondément impressionné quand on assiste, dans ses *Confessions*, à tous les combats de cette âme entraînée d'un côté vers le libertinage par les ardeurs de son tempérament passionné, et, de l'autre, vers Dieu et les pures jouissances de la vie morale par les aspirations de sa nature élevée. Que de projets de réforme ! Que de chutes nouvelles suivies de nouvelles aspirations vers une vie plus grave et plus digne ! Que de combats de toutes sortes enfin !

Un jour, dans l'une de ses profondes méditations, où, plus que jamais, il se faisait honte à lui-même de sa vie de bassesse et de turpitudes, il entend tout à coup dans l'air une voix fraîche et jeune qui, répondant aux tourments de sa pensée, lui dit : « Prends et lis ». Réprimant ses larmes de désespoir, il retourne à l'endroit où il avait laissé son livre, il l'ouvre au hasard, et ses yeux tombent sur ce passage : « Ne demeurez pas dans les festins et dans l'ivresse, dans les lits et les impudicités, dans les rivalités et les vaines jalousies ; mais revêtez le seigneur Jésus-Christ, et n'ayez pas soin de votre chair jusqu'à la concupiscence [1] ».

C'était là justement le cas de la vie de saint Augustin. Il regarde cette voix comme celle de Dieu et, ce jour-là, fut opérée sa conversion complète et définitive.

Cette vie de saint Augustin nous montre deux choses : d'abord son âme arrivée à ce degré, qu'on peut appeler le moment psychologique, par lequel nous devons tous passer un jour. Dégoûtée des plaisirs de bas étage dont elle sent les dangers et la vanité, son âme reconnaît la nécessité d'entrer dans une vie meilleure et de se donner un but plus élevé. On peut regarder ce fait comme un exemple des nombreuses phases de progrès et de transformation d'une âme tombée qui se relève.

En second lieu, ces combats du fameux professeur de lettres à Rome rendent encore évident cette autre fait capital : que nous avons tous notre libre arbitre ; que nous pouvons faire le mal ou le bien à notre gré ; qu'enfin nous sommes aidés dans les efforts que nous faisons pour nous relever. Comme saint Augustin, Socrate avait son démon familier qui le dirigeait de ses conseils ; le Tasse aussi [2] ; et Jeanne Darc avait ses amis et ses conseillers intimes [3].

(*A suivre.*) René Caillié.

[1] Ce fait d'une voix parlant dans l'air n'a rien qui puisse étonner ; le Spiritisme de nos jours nous a donné quantité d'exemples de cas semblables.
[2] Voir page 331 du N° 41 de *l'Anti-Matérialisme*.
[3] Voir page 16 du N° 50 de *l'Anti-Matérialisme* du 5 avril 1886.

CORRESPONDANCE

Le 9 décembre 1886,

Mon cher frère et ami vénéré,

Je suis bien triste. J'ai des heures de profonde mélancolie. Cependant une fois par mois, un sourire vient errer sur mes lèvres quand je lis la *Revue des Hautes Etudes* pleine d'articles si beaux, si élevés et toujours si consolants.

Merci à vous, cher frère, que je n'ai vu qu'une fois en ma vie, mais dont le souvenir ne s'éteindra jamais en moi. Merci à vos dignes collaborateurs que j'aime sans les connaître parce que, comme vous, ils prophétisent l'arrivée de temps meilleurs où l'ordre remplacera le chaos, où le droit supplantera l'arbitraire et où la lumière éternelle, celle que n'éteint pas le vent des passions, illuminera tous les cœurs.

Combien je regrette de n'avoir point été initié aux mystères de la théosophie! Que je m'estime malheureux de ne pouvoir vivre de votre vie toute consacrée à la défense des intérets les plus sacrés de l'humanité.

Il me semble qu'à vos côtés je vivrais heureux dans l'étude.

Je voudrais hâter l'heure de la justice et de la vérité. Aussi bien je parle souvent, dans des réunions d'amis, du progrès, du nivellement des classes par l'instruction largement répandue dans les masses, de l'heureuse influence qu'exercera bientôt la vraie religion sur le monde entier, de la fin des guerres, de la suppression des frontières, de la fraternité des peuples... Hélas! ma voix reste sans écho.

Je rencontre presque partout le froid scepticisme, cause, selon moi, de tous nos maux.

Là est le secret de mes sombres soucis,

Le désespoir s'empare de moi et j'écris alors des pages où la foi en l'avenir fait place à un grand abattement. Témoin ce sonnet que je fis au milieu de l'été dernier et que j'intitulai : *Pessimisme*.

Pourquoi tant m'ennuyer sous les arbres en fleurs?
Les rayons du soleil sont des larmes dorées;
La belle Aube, pour moi, n'est qu'une femme en pleurs,
Et ses sœurs d'ici-bas sont des évaporées.

En ce siècle troublé, je doute que deux cœurs
Aient quelquefois battu sous les mêmes pensées.
Appétits sensuels, grossièreté des mœurs,
Voilà l'unique fruit des nombreuses années.

Ah! mes amis, pleurez! Le monde est déjà vieux.
Dans tout ce qui se fait, ce qu'il aime le mieux,
C'est le vice flatteur, la grâce enchanteresse.

Il préfère à l'enfant qui dort dans son berceau,
Au vieillard radieux qui descend au tombeau,
Les bras blancs, les seins nus de quelque pécheresse.

Ah! mon cher frère, je vous en prie, écrivez-moi. Dissipez mes craintes et rendez-moi plus fort. Un seul mot de vous doublera mes facultés.

Daignez agréer, ami vénéré, l'hommage de mes plus fraternels sentiments.

A. VINCENT.

Que mon bien-aimé frère se console. Encore un peu, et il verra luire ces temps meilleurs qui font l'objet de ses rêves et de ses soupirs. Le mal ne peut pas régner toujours, et il est écrit qu'Abel, le juste et le bon, doit triompher de Caïn, le mauvais. Cette *Revue* a justement pour but d'instruire tous les hommes de bonne volonté, et de les guider dans l'étude des livres sacrés de l'orient et de l'occident. Là est toute la vérité, là est la paix du cœur et la satisfaction des aspirations généreuses de tous les nobles esprits.

Encore une fois, ami, patience et courage, l'horizon se dévoile et le vrai soleil de Dieu va bientôt éclairer le monde, car, c'est bien vrai, le vieux monde croule et le nouveau va sortir tout brillant de ses cendres.

Recevez, cher ami, les plus affectueuses symphaties de votre frère en Dieu.

R. C.

BIBLIOGRAPHIE

Zadésia où l'idéal de la femme, par BENJAMIN MOSSÉ, officier d'académie. Deuxième édition, Paris. Dentu.

Nous venons de relire, avec la plus grande joie et un délicieux enchantement, le livre dont nous avons donné ci-dessus le titre. Que son digne auteur nous permette de lui tendre la main, car il a fait une œuvre qui portera de bons fruits dans le cœur de ceux qui liront cet ouvrage. C'est une chose rare de nos jours de trouver un livre d'une saine moralité dont on puisse recommander la lecture sans aucune réserve et sans hésitation.

Nous avons mis cette œuvre entre les mains de jeunes personnes pour la lire, et elles en ont été ra-

vies, car c'est suave et attachant. Aussi les parents, qui sont à la recherche de bons ouvrages pour les jeunes filles d'un âge convenable, peuvent se procurer celui-ci, car à quelque culte qu'ils appartiennent, ils ne trouveront là que ce qui est propre à élever la dignité de la vie.

Cette œuvre reproduit-elle le récit d'une histoire authentique? ou bien est-elle une pure fiction, l'auteur n'a pas jugé utile de faire cette confidence au lecteur. Il ne saurait dès lors entrer dans nos vues de soulever ici le voile, d'ailleurs cela ne saurait avoir une grande importance. C'est aux auteurs qu'il appartient de révéler ces faits intimes, sinon il convient de respecter leur silence. Mais ce qui est certain, c'est que le récit fait sur les lecteurs de l'ouvrage la salutaire impression d'une histoire vraie, et néanmoins elle a le charme suave d'une fiction de roman.

Une citation du premier chapitre va nous permettre de nous rendre compte comment se déroulera toute la suite de l'histoire ou du drame. Zadézia est un esprit qui vit dans le monde de la lumière. Or voici pourquoi il demande à Dieu de venir sur la terre, pour se revêtir de la nature humaine, dans le sexe féminin. Nous citons textuellement, mais en abrégeant, pour éviter d'être trop long :

« Permets, ô mon Dieu, que l'enveloppe dont je vais me revêtir ne fasse jamais obstacle à mes élans vers toi... Veuille que ma mission soit promptement remplie; que j'échauffe à ma flamme un cœur généreux... Que mon amour l'élève, le perfectionne et achève sa vertu. »

« Qu'alors je puisse, ô mon Dieu, retourner à ma céleste demeure fière de laisser sur la terre un noble continuateur de ma mission. — J'exauce ta prière, ô ma Fille. Le feu qui t'anime, ne perdra rien de sa sainteté sur la terre où ton passage sera rapide, où déjà une âme, — disons un esprit, — digne de toi, a pris une enveloppe terrestre pour remplir la grande mission que tu veux lui confier. » (Voir pages 8 et 9).

Dans les chapitres qui suivent, il y a, dans le IIe, l'innocence de Zadézia pendant son enfance. Dans le IIIe, il y a sa résignation au milieu des épreuves de la maladie dont elle est frappée. Il y a dans le IVe, la piété qu'elle montre dans sa jeunesse. Il y a dans le Ve le drame de l'amour qu'elle a pour celui en faveur duquel elle est venue sur la terre. Il y a dans la VIe, l'amour conjugal dont elle donne les preuves, pendant le temps de son mariage, qui ne doit pas être de longue durée. Il y a dans le VIIe, le récit de l'amour maternel. L'ouvrage se termine, dans le VIIIe, par le retour de Zadézia au ciel.

Ce n'est là que le simple exposé sommaire des chapitres de cet ouvrage, mais il est facile de voir comment un auteur qui a médité son sujet peut en tirer les plus beaux enseignements, en même temps qu'il produit dans les cœurs les émotions les plus touchantes. Le sujet est beau, mais nous sommes heureux de dire que l'auteur a su en faire un chef-d'œuvre; les jeunes filles surtout le liront avec un profond attendrissement et un charme ravissant.

***

Après avoir payé notre tribut d'approbation pour les belles pages de cet excellent ouvrage, que Victor Hugo a appelé avec raison, dans une lettre à son auteur, « un livre touchant », nous ne pouvons mettre en oubli que nous écrivons cet article dans la *Revue des Hautes Études*. A ce titre nous devons faire observer que la doctrine d'un Esprit qui demande à Dieu de venir sur la terre pour se revêtir de la nature humaine, n'est pas une pure fiction, c'est la doctrine vraie des traditions primitives. Le *Sohar* dit expressément que Dieu met une image de la destinée qui attend chacun des êtres sur cette terre, sous les yeux de l'Esprit, avant que celui-ci puisse être conçu dans la nature hominale.

Ainsi il ne faut pas nous étonner, si notre destinée est écrite dans la lumière astrale, et s'il est possible dès lors de la connaître, même avant qu'un être entre dans la lumière de ce monde, comme nous en connaissons des cas. C'est là ce que l'antiquité appelait le Fatum, et ce que l'Orient nomme le Karma. En venant sur cette terre, tout est fixé, les épreuves que nous avons à traverser, les maladies dont nous serons atteints. Le mariage surtout, qui est un acte si capital dans la vie, à cause de la descendance qui en doit naître, est fixé dans notre destinée, et avec qui il doit s'accomplir. Il en est de même pour le terme de notre vie.

En exposant ici la doctrine de vérité, nous n'avons pas l'intention de dire que nous ne pouvons pas faire violence aux lois de notre destinée, par le mauvais usage de notre libre arbitre. Mais c'est là le malheur des malheurs, et l'abîme qu'il nous importe le plus d'éviter. Les actes de notre vie sur la terre, nous dit aussi le *Sohar*, nous font la destinée qui nous attend après la mort. Aussi avant de quitter la vie présente, l'Esprit connaît ce qui l'attend au delà de la tombe, car il lui en est donné connaissance, pendant trente jours, avant de mourir. Oh! que cette admirable doctrine est digne d'attirer nos méditations et qu'elle est consolante.

Il résulte de ce qui nous est enseigné par les traditions orthodoxes des sciences divines, que nous sommes en vérité un Esprit, une âme et un corps. Nous avons deux natures : l'une, celle de l'esprit, est préexistante à notre nature humaine, dont nous sommes revêtus sur cette terre. Nous engageons l'auteur de *Zadézia* à tenir compte de cette doctrine, dans les autres éditions, car le succès de ce livre n'est pas près de finir. Nous souhaitons du reste de grand cœur de nombreuses éditions à cet ouvrage, car cette œuvre en est digne, et ce sera justice.

Pour conclure nous ferons encore une citation. C'est Zadézia qui vient consoler sur la terre celui qui a été son époux, et qui vit ici-bas : « Pourquoi, lui dit-elle, gémir ainsi? toi qui connais de notre destinée ce que l'on peut en connaître sur la terre, tu sais bien que l'âme, — ni l'esprit, — ne meurt pas, tu sais bien que je vis encore. Je suis avec toi, ami fidèle, Dieu me le permet je ne te quitte jamais. Mon Ame, — et aussi l'Esprit, — est dans ton Ame — et ton Esprit, — heureuse de te soutenir. » Voir p. 272. Que l'auteur de *Zadézia*, Benjamin Mossé, nous donne encore d'excellents livres, comme celui-ci, écrits avec son cœur, et le charme d'un style clair et précis, et nous nous en réjouirons, en vue des nombreux lecteurs qui sont assurés à des œuvres d'un si réel mérite.

Ah! non, certes, ce ne sont pas les lecteurs de la *Revue des Hautes Études* qui feront opposition à la doctrine qui affirme les relations des vivants avec ceux qui ont déjà quitté la terre. Qui donc oserait nier cette touchante communion, entre les Êtres qui se sont connus et aimés ici-bas? La mort, c'est la vie, elle n'est donc pas la séparation. Les mondes que nous voyons dans l'immensité de l'espace suivre les voies tracées par l'éternelle Sagesse et ses agents fidèles, sont le séjour où vivent ceux que nous avons aimés;

ils peuvent donc être en vivante relation avec nous; qu'ils soient bénis, voilà nos vœux, et que Zadézia soit aussi bénie.

Un grand mouvement doctrinal. De la question de la non-éternité des peines.

La *Revue des Hautes Études* est un organe de publicité, qui a pour but de faire connaître tous les grands mouvements de doctrine, soit au point de vue religieux, soit au point de vue social, qui sont un progrès à l'égard de l'enseignement du passé et un gage d'espérance pour l'avenir. L'humanité est en travail d'une transformation religieuse et sociale, il est, dès lors, nécessaire de signaler à l'attention tout ce qui contribue à cette évolution, qui n'est autre chose que l'enfantement d'un monde nouveau. Tout ce qui est du domaine doctrinal se montre par les Livres publiés. Il ne reste plus alors qu'à rechercher comment ils sont accueillis par le public, et les effets qu'ils produisent, pour entraîner dans les voies qu'ils ouvrent.

Parmi les questions religieuses qui avaient été acceptées par la foi aveugle du charbonnier, pendant une assez longue durée, au sein des divers cultes, en Occident, il faut placer celle de l'éternité des peines, comme châtiment des péchés dits mortels, après la mort. Mais, de nos jours, la conscience générale repousse et répudie cet enseignement du passé. Les orthodoxies ont beau s'obstiner dans leurs formules de foi, elles sont impuissantes à arrêter l'examen en ces matières, sur lesquelles l'esprit humain appelle les clartés d'une nouvelle lumière.

Notre devoir de publicité nous oblige, avant tout, de signaler à l'attention des esprits les travaux remarquables publiés en vue de combattre l'éternité des peines. C'est surtout au sein du Protestantisme, dont la base est la liberté d'examen, que divers ouvrages ont paru sous le titre de : *L'Immortalité conditionnelle*, ou autres de ce genre. Nous allons d'abord exposer la doctrine de ces Livres; mais nous nous réservons de faire connaître, ce que nous regardons comme la tradition orthodoxe des Maîtres de la Sagesse, sur cette question fondamentale.

Voici les renseignements qui nous ont été donnés par un savant professeur de l'Université de Genève, M. Pétavel Orliff, qui est à même de connaître ce grand courant doctrinal, parce qu'il y prend une part active, soit par ses ouvrages, soit par ses leçons. D'après ce que nous a appris ce remarquable écrivain, « les protestations conditionnalistes agitent en ce moment les églises, — protestantes évangéliques, — d'Angleterre, d'Écosse, des États-Unis, de Hollande et d'Allemagne. » Nous verrons aussi combien cette doctrine acquiert des adhérents en France, au sein des évangélistes. Parmi les catholiques, l'autorité comprime ce mouvement et en empêche la manifestation, mais il n'en est pas moins vrai que la doctrine de l'éternité des peines se trouve atteinte, à tel point que la chaire chrétienne délaisse ce sujet et laisse dans l'ombre cette question.

Il nous a été dit, si nous ne devrions pas prêter notre concours. A coup sûr, au sujet de la non-éternité des peines, nous n'avons nulle hésitation. Il est évident que nous parlons ici en notre nom, sans prétendre engager l'opinion des autres. Mais, nous devons rappeler, à cette occasion, que l'Orient n'a jamais admis la doctrine des peines éternelles; une seule secte bouddhiste fait exception. « Mais l'enfer n'est pas éternel, » dit M. de Milloué, en parlant du Bouddhisme. (Voir : Catalogue du musée Guimet, page 31.)

Les théosophes, en Occident, n'ont pas été bien libres d'exprimer leur doctrine sur la non-éternité des peines de l'enfer, parce que les bûchers de l'Inquisition étaient là, toujours dressés pour fermer la bouche des initiés. Mais il n'en est pas moins certain que les Maîtres de la Sagesse n'ont jamais accepté l'éternité des châtiments du péché. Martinez de Pasqualis enseigne même la résipiscence de Satan et des siens. Pour nous, à titre d'héritier des traditions orthodoxes des sciences divines, nous ne saurions répudier la doctrine de la non-éternité des peines, qui nous a été léguée, comme une tradition primitive, dont la vérité est fondée sur les raisons les plus décisives.

***

En vue de combattre efficacement la doctrine qui était enseignée touchant l'éternité des peines, il y a un autre enseignement qui cherche à s'étendre; cette doctrine a pris le nom d'immortalité conditionnelle, d'où la dénomination acceptée de *conditionnalisme*. M. le Dr Pétavel Orliff a publié, en 1872, pour propager cet enseignement, un ouvrage sur le titre : *L'Immortalité des justes et l'anéantissement graduel des impénitents*. Cet ouvrage est épuisé, a bien voulu nous écrire le savant auteur. Nous avons déjà indiqué l'*Immortalité conditionnelle*, par le R. Edward White, qui a été traduite en français, par M. Byse, qui a pris aussi une part active à ce grand mouvement doctrinal. [Voir : L'*Immortalité conditionnelle*, ou la vie du Christ, un beau volume in-8°, de XXXII-556 pages, à Paris.]

La doctrine de l'éternité des peines inspire une si profonde répulsion à la conscience, que les auteurs ci-dessus et bien d'autres que les limites de notre article ne nous permettent pas de citer, ont cru être utiles, en enseignant la non-éternité, par l'anéantissement graduel des méchants qui s'obstineraient dans la voie du mal, en voulant toujours faire un mauvais usage de leur libre arbitre. Ainsi au lieu de faire infliger un châtiment pendant l'éternité, ce que repousse leur notion du Dieu bon, ils enseignent que l'être perd graduellement les droits à l'immortalité. A mesure que le méchant obstiné s'enfonce dans la voie du mal, il s'avance aussi vers le néant, qui est pour eux la seconde mort. Nous n'exposons pas ici notre enseignement, mais celui des conditionnalistes.

Il y a dans les divers pays de l'Europe, où l'évangélisme est répandu, et même dans le Nouveau-Monde, des adhérents qui inclinent vers ces doctrines. Ceci est une attestation très frappante de la répugnance humaine à admettre l'éternité des peines. C'est là ce qui nous a déterminé à attirer l'attention des lecteurs de la *Revue* sur ce fait. Il est certain que si on se contente du sens littéral des Livres saints, cette doctrine pourrait paraître fondée. Mais les Livres saints ont un triple sens, et il faut soulever le voile pour s'élever jusqu'à la pleine conception des Économies de l'ordre divin, pour trouver la solution à la non-éternité des peines.

C'est aussi pour nous un devoir de faire connaître que s'il y a des auteurs qui enseignent la doctrine de l'immortalité conditionnelle, il y en a d'autres qui font profession de l'universalisme. Selon cet enseignement, tous finalement parviendront au salut. Après avoir reçu l'être par Dieu, tous rentreront, après des luttes obstinées, dans le sein de Dieu. Voilà le troisième

point de vue sur cette question si capitale du châtiment des fautes commises par les êtres intelligents et libres.

Nous devons ajouter ici, pour rendre hommage à la vérité, que ceux qui enseignent l'immortalité conditionnelle, ne sont pas des rationnalistes, ils n'acceptent pas d'être classés parmi les matérialistes, car pour eux le Christ-Jésus est bien dans l'homme le principe de la vie de l'homme régénéré (voir l'ouvrage : *De l'application des lois de la nature au monde spirituel*, Nîmes, 1885). Aux yeux de ces auteurs, « la doctrine de l'éternité des peines discrédite Dieu et l'Évangile » ; ainsi s'exprime textuellement M. le docteur Pétavel Orliff, dans le programme de son enseignement à l'Université de Genève. Aussi, c'est avec une grande joie que nous rendons hommage à ce noble sentiment de ce cœur dévoué au bien ; il nous inspire, nous le disons hautement, la plus profonde sympathie.

Voici les belles paroles de M. Pétavel Orliff, défenseur de l'immortalité conditionnelle, à M. G. Steinheil, qui soutient la doctrine de l'universalisme chrétien, c'est-à-dire l'enseignement du salut final de tous. Nous aimons à les citer, car elles sont d'un bon exemple. « Jésus, dit-il, est pour nous l'unique source de la vie ; vous croyez à la fin du mal ; nous sommes d'accord sur l'essentiel... Quoiqu'il advienne nous sommes si rapprochés que nous pouvons nous donner la main ; vous m'avez affectueusement tendu la vôtre, je la saisis avec joie. » (Voir l'opuscule : *Quelques difficultés sur l'universalisme chrétien*, p. 15.) Ainsi, dirons-nous, aux uns et aux autres.

Est-il possible de faire briller la lumière sur cette question, qui pèse d'un poids si formidable sur un si grand nombre de consciences, à l'aide de la doctrine ésotérique de nos Livres saints et des traditions orthodoxes des sciences divines ? C'est là notre conviction, car il y a pour nous une synthèse entre les sentiments des auteurs ci-dessus cités. Nous avons l'intention d'exposer ici la doctrine ésotérique, afin de procurer un apaisement dans les consciences. Il faut que la lumière soit faite ; nous apporterons notre pierre à l'édifice, afin qu'elle rayonne aux yeux de tous sur ces questions fondamentales. C'est ce que nous ferons dans un des prochains numéros de la *Revue*.

L'Aurore du Jour Nouveau. Revue mensuelle de Théosophie Universelle et d'Etudes Psychologiques, sous la direction de lady Caithness, duchesse de Pomar. Prix par an : 15 francs. Administration, rue du Val-de-Grâce, 21, Paris.

Un signe des temps nouveaux, c'est celui qu'offre la création presque continuelle de Journaux se proposant de faire connaître et d'étudier les questions psychologiques et religieuses qui se présentent à notre époque sous un jour tout à fait neuf. Ce furent les Journaux spirites qui commencèrent le feu et étudièrent courageusement, sous l'égide et la direction d'Allan Kardec, les phénomènes de l'ordre surnaturel ; aujourd'hui la question de l'âme humaine et de l'Esprit de l'homme monte sur un plan plus élevé ; les adeptes sortent de leurs retraites où ils vivaient inconnus et cachés, pour diriger le mouvement philosophique et religieux qui prend essor en émergeant, comme un nouveau soleil de lumière, d'un siècle corrompu par le matérialisme athée. La Théosophie orientale et la Théosophie occidentale entrent en scène, chacune avec son drapeau, et voilà l'*Aurore du Jour Nouveau* qui se fait l'organe de toutes les deux sous la direction d'une femme d'un haut mérite et d'une grande intelligence, dévouée au bonheur de l'Humanité : la duchesse de Pomar. « Notre but, dit-elle dans son Programme, est, avant tout, de donner au public français un résumé de la littérature étrangère et spécialement anglaise, sur le mouvement philosophique, religieux et scientifique qui agite aujourd'hui le monde. Sur ces trois chefs nous espérons contribuer, dans la mesure de nos forces, au progrès de l'Humanité... Nous croyons à une renaissance de l'idée religieuse dans le monde, enfantement qui ne sera pas sans secousses et sans douleur. La marée du progrès monte, grossit et renverse tout ce qui lui fait obstacle ; aux croyants de se laisser porter par elle : ils aborderont ainsi, en dépit des tempêtes, sur ce beau rivage où déjà s'enfuit la nuit devant l'aube grandissante du Nouveau Jour. »

Salut à ce frère qui entre hardiment dans l'Ère nouvelle avec le drapeau du progrès tenu par les mains d'une femme, d'une femme dont le cœur est à la hauteur du courage et du dévouement. Nous lui souhaitons cordialement gloire et succès.

Le Spiritisme (*Fakirisme occidental*), étude historique, critique et expérimentale, par le docteur *Paul Gibier*, ancien interne des hôpitaux de Paris, aide naturaliste au muséum d'histoire naturelle, (1 vol. Octave Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon, Paris. Prix : 4 fr.)

Voilà le spiritisme tout à fait entré, en France, dans le monde scientifique, après avoir été raillé, conspué par tous les sceptiques et les savants. M. Paul Gibier est un savant orthodoxe, auteur de nombreux ouvrages estimés. Si les Spirites ont eu le courage d'affronter toutes les insultes tombant de la bouche et de la plume des journalistes drues comme grêle, lui, le docteur Gibier, à l'instar du savant anglais William Crookes, a celui de ne pas craindre de compromettre son nom et son autorité auprès de ses confrères. Mais il faut dire aussi que cet ouvrage est fait suivant la méthode scientifique, avec toute la logique et la prudence qui caractérisent le savant. M. Gibier ne se compromet pas, il trouve le problème difficile à résoudre, il en donne bien toutes les données, et cela très consciencieusement, mais il n'ose pas tirer les conclusions. Voici comme il termine son livre à la page 380 : « Si, comme nous le croyons, l'existence, la réalité de ces faits est prouvée, il ne faut pas se le dissimuler, leur portée est immense, et, tout en faisant ses réserves, tout en n'avançant sur le terrain qu'à pas comptés, avec toute la prudence d'un explorateur qui cherche une voie sur un sol mouvant, il est bien permis de se demander — *in petto* — ce qu'il y a dans ces phénomènes étranges, dont les manifestations troublantes vont tourmenter la science moderne plus que ne l'ont fait aucune des découvertes dont elle a eu à s'occuper jusqu'à ce jour. »

C'est un grand service que rend M. Gibier à la science et aux savants, et son livre, rempli de faits bien classés, sera lu bien certainement et verra, nous en sommes sûr, son édition vite épuisée.

Le monde occulte. Hypnotisme transcendant en orient par A.-P. SINNETT. Traduit de l'anglais par F.-K. GABORIAU. Prix : 5 fr. 50.

C'est le premier livre théosophique qui ait paru en anglais — après l'extraordinaire ouvrage *Isis Unveiled*, de M[me] BLAVATSKY. Ce livre contient le récit

des phénomènes remarquables produits dans le monde entier par les adeptes, à l'aide de Mme Blavatsky ; on y trouve également des lettres d'un Adepte himalayen sur l'*occulte*, non sans analogies avec les idées fécondes d'Allan Kardec.

En peu de temps, se succéderont différents autres ouvrages, destinés à faire connaître aux amis de la Vérité les admirables travaux accomplis dans les sciences médianimiques, psychiques et spirituelles, en Orient, ce berceau de la pensée humaine. C'est un livre qui trouve naturellement sa place sur les rayons d'une bibliothèque sérieuse. Il sera d'une grande utilité pour les chercheurs devant qui se dressent les points d'interrogation de la Vie, la Mort, l'Ame, la Matière, l'Esprit, Dieu... Il sera fait dans le prochain numéro un compte-rendu de ce livre important.

Découverte de la Polarité humaine : Ou démonstration expérimentale des lois suivant lesquelles l'application des aimants, de l'électricité et les actions manuelles analogues du corps humain, déterminent l'état hypnotique et l'ordre de succession de ses trois phases ; provoquent, transfèrent et résolvent les contractures, les anesthésies et les hyperesthésies ou s'opposent à leur réalisation quand elles sont suggérées ; augmentent ou diminuent la force de pression dynamométrique ; produisent l'attraction ou la répulsion etc..., etc,.. par le docteur CHAZARAIN, ancien médecin des hôpitaux civils, lauréat de l'Académie de médecine, et CH. DÈCLE, membre de l'association pour l'avancement des sciences. (Prix : 2 fr. O. Doin, éditeur, place de l'Odéon, 8, Paris.)

Etudes expérimentales sur certains phénomènes nerveux, et solution rationnelle du problème dit spirite, par A. CHEVILLARD, professeur à l'École des Beaux-Arts. (Prix : 2 fr. Dentu, éditeur, Palais-Royal, Paris.)

M. ALBER JHOUNEY nous prie d'annoncer qu'il publiera en 1886-87 les trois ouvrages suivants inspirés tous trois par la philosophie occulte.

I. — **Les Lys noirs**, recueil de poésies, précédé d'un discours sur la doctrine ésotérique, et suivi d'un commentaire sur les poèmes de ce recueil qui ont été écrits par nombres et symboles d'après les lois de l'esthétique sacrée.

II. — **Le Royaume de Dieu**, livre de philosophie religieuse et sociale comprenant trois parties : *Dieu*, *Vérité*, *Humanité*, et où l'on trouvera un exposé de la théologie des Séphiroth — et les principes sociaux de l'empire messianique.

III. — **Le Mage**, où, sous la forme de roman, seront décrits, d'après les prophètes, la lutte suprême de l'Antéchrist et du Messie, la transfiguration de la femme et le règne de Dieu sur la terre.

LA VIE

Magnétisme. — Vie humaine. — Le Feu. — Vie astrale. — Spiritisme

Nous avons l'extrême regret d'annoncer à nos lecteurs que notre ami M. Platon, atteint d'une maladie d'yeux qui le met dans une complète impossibilité d'écrire, ne peut continuer l'intéressant travail qu'il avait entrepris de mener ici à bonne fin. Il nous prie d'adresser sa gratitude à tous ceux qui ont bien voulu le suivre et l'écouter. M. Platon m'a d'ailleurs laissé l'espoir de faire, dès qu'il le pourrait, un résumé de son œuvre pour les lecteurs de la *Revue*. Cette œuvre, en deux volumes, dont on lui a déjà demandé l'autorisation de traduction en grec et en anglais, paraîtra plus tard en librairie.

R. C.

PENSÉES

Rien n'est grand, rien n'est vénérable comme la Loi une et absolue qui constitue l'*Ordre Cosmique*; à côté d'elle le *miracle*, qui en est la violation brutale, a pour l'esprit consciencieusement religieux quelque chose de grossier et répugnant. Jules BAISSAC.

(*Les origines de la Religion.*)

Un homme qui ferait une rose serait un être étonnant, et cependant Dieu répand à profusion autour de nous des fleurs pareilles ; mais l'abondance même de ces dons nous y rend insensibles.

MARTIN LUTHER.

*
* *

L'homme peuple continuellement sa course dans l'espace d'un monde à son image, rempli des émanations de ses fantaisies, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions. Mais à son tour, le milieu invisible de l'homme réagit, par son seul contact, sur toute organisation sensitive ou nerveuse, proportionnellement à son intensité dynamique.

Le Boudhisme.

*
* *

Le champ vaut plus que la semence ; la fille plus que le garçon ; la vierge excelle l'adolescent, la femme l'homme ; la mère égale dix mille pères.

Zoroastre.

*
* *

Qu'il sorte du Séminaire ou de l'École normale, l'homme qui a l'honneur d'enseigner les petits enfants, d'instruire l'adolescence, ne doit pas être l'employé d'une bastille de l'Etat, l'agent d'une chiourme électorale, la créature des partis politiques.

La Mission des Juifs.

*
* *

Que la femme que tu choisiras soit bonne, agréable et bien faite ; que sa marche soit pudique et timide, son visage doux et souriant, sa bouche pure de tout baiser ; que sa voix soit mélodieuse et caressante comme celle du *datyhoua* ; que ses yeux respirent l'innocence dans l'amour. Car c'est ainsi que la femme remplit la maison de joie et de bonheur, et qu'elle attire la prospérité.

Les Védas.

SOUSCRIPTION

Pour la traduction et la divulgation du *SOHAR*

DATES	NOMS DES SOUSCRIPTEURS	VERSEMENTS du MOIS	REPORTS
	Reports précédents.		» »
	Versements du mois		55 »
17 nov. 1886	M. X... d'A***.	50 »	
—	René Caillié.	5 »	
	TOTAUX. . . .	55 »	55 »

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous adresser le montant de leur abonnement.

Tout changement d'adresse, toute demande de rectification d'erreur ou oubli dans l'envoi de la Revue doivent être notifiés à M. Georges CARRÉ, gérant de la Revue, boulevard Saint-Germain, 112, à Paris.

L'Editeur-Gérant : G. CARRÉ.

TOURS. IMP. ROUILLÉ-LADEVÈZE, RUE GAMBETTA, 6.